400
Fr
843.7
Pig/Tab
99924

THE

ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY

Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015

Augustin del. 1811. Bovinet Sculp. 1813

Pigault-Le Brun.

TABLEAUX DE SOCIÉTÉ,

OU

FANCHETTE ET HONORINE;

PAR PIGAULT LE BRUN,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE.

TOME PREMIER

99924

Oh ! les passions ! les passions !

PARIS,

CHEZ BARBA, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL,
derrière le Théâtre-Français, nº. 51.

DE L'IMPRIMERIE DE J.-B. IMBERT.

1817.

99924

00099924

TABLEAUX
DE
SOCIÉTÉ,
OU
FANCHETTE ET HONORINE.

CHAPITRE PREMIER.
Introduction.

Il a écrit ses mémoires, peut-être pour conserver des souvenirs toujours attachans, peut-être aussi par un pur mouvement d'amour-propre : on n'est pas fâché d'apprendre au public qu'on a été l'objet des affections constantes de deux femmes jeunes, bonnes, belles, et en même temps très-

jolies. Le portrait est vrai, parfaitement vrai, à l'égard de madame de Mirville.... Je suis tentée de croire, je l'avoue, que le mien n'est pas très-flatté.

Et moi aussi, je vais écrire mes mémoires. Je ne pense pas à consacrer mes souvenirs ; ils sont inaltérables, je les porte avec moi. Une force expansive, dont je ne suis pas maîtresse, semble répandre autour de moi la joie et le bonheur. Mon dessein n'est pas non plus de sacrifier à ma vanité : j'ai un but plus louable.

Avant d'apprendre à penser, à écrire, j'ai senti la nécessité d'observer. Reléguée d'abord dans un cercle obscur, j'ai vu les hommes à peu près tels qu'ils sont ; je ne paraissais pas digne qu'on prît un masque pour moi. Élevée peu à peu par l'amour, je me suis trouvée en relation avec

des hommes d'un rang distingué. J'ai cessé de les voir ce qu'ils sont; je les ai vus ce qu'ils veulent paraître.

Je ne crois pas, cependant, qu'il soit impossible de les dépouiller du prisme brillant qui les environne, et de retrouver la nature sous l'enveloppe où on s'efforce de la cacher. Cette connaissance de l'homme conduit à expliquer, amener, prévenir, ou détourner mille particularités en apparences insignifiantes, et qui sont cependant les causes premières d'événemens sérieux, qui influent essentiellement sur notre destinée.

L'étude que je vais faire ne peut être l'objet d'un travail sérieux. C'est en folâtrant qu'on provoque la confiance; c'est par une contradiction modérée, et toujours aimable, qu'on arrache *un trait de nature*. On n'a pas eu l'air de le saisir : le soir, on l'inscrit sur ses tablettes.

Peut-être le relevé de ces tablettes n'offrira-t-il qu'une bigarrure sans agrémens. Pourquoi écrire, me demanderez-vous, si vous vous défiez à ce point de vous-même ?

J'ai une fille. Il y aura une époque où l'expérience de sa mère lui sera utile, et si elle parvient à dire avec certitude : cet homme rit et n'est pas gai ; cet autre me flatte, il n'est pas vrai, je n'aurai pas perdu mon temps.

Peut-être encore Honorine ne lira-t-elle ceci que lorsque le sort de toute sa vie sera décidé. Cet ouvrage offrira très-probablement des détails et des scènes que l'innocence ne doit voir qu'avec un voile sur les yeux. Cette opinion est assez généralement adoptée. Je ne sais si, pour cela, elle est la meilleure : il est difficile d'échapper à un danger qu'on ne connaît pas ; la surveillance la plus active d'une mère ne s'étend pas à tous les

instans, et il ne faut qu'une minute.... j'en sais quelque chose.

Au reste, je me conduirai selon les circonstances, et s'il s'en présente une qui exige que la vérité paraisse nue, Honorine la verra.

CHAPITRE II.

J'entre en matière.

Nous avons été reçus dans cette ville, comme le sont partout les gens en place. Félicitations prématurées des autorités civiles, qui quelquefois, trois mois après, maudissent l'homme qu'elles ont sottement adulé; visites de Franchevilles à toutes les personnes un peu marquantes; visites de madame à toutes les femmes d'un certain rang; ensuite, pendant huit jours, l'hôtel de la préfecture a ressemblé à une église fréquentée, d'où les uns sortent pendant que d'autres entrent. On nous annonçait des gens, dont nous ne savions pas même les noms, et que les noms de ceux qui leur succédaient nous faisaient aussitôt oublier

Des assurances de respect, ou d'attachement selon l'importance des personnages, commençaient l'entrevue. Venaient ensuite la pluie et le beau temps, le chaud et le froid. Quelques complimens à Honorine, qui n'y entend rien du tout, et qui par cela même s'adressaient au papa et à la maman, enfin la promptitude avec laquelle on s'échappait, lorsqu'on annonçait deux ou trois acteurs nouveaux, prouvaient la vérité de ce qu'a écrit Francheville : les visites sont toujours du temps perdu, et souvent ennui ou dégoût pour ceux qui les font et les reçoivent.

A ce premier et insignifiant brouhaha, avaient succédé des démarches plus directes, commandées par l'intérêt, ou une affection naissante. Un préfet peut faire beaucoup de bien, et tant de gens ont besoin qu'on leur en fasse ! un préfet à la fleur de l'âge,

très-bel homme, dont la noblesse extérieure est tempérée par une amabilité rare; un homme, investi d'une grande portion d'autorité et qui veut bien être l'égal de tous ceux qui ont avec lui quelques rapports d'esprit, de goût, de caractère, doit nécessairement être recherché.

Une femme très-jeune, jolie, très-jolie même, dit-on, bonne par caractère, gaie par penchant, simple parce qu'elle n'oublie pas son origine, trouve facilement des amis. Mais cette femme, qui paraît n'avoir aucune prétention, a celle de connaître avant de juger, et de juger avant de s'attacher.

Franchéville et moi n'avons pas une pensée qu'elle ne devienne aussitôt commune à tous deux. Nous avons résolu de ne former d'abord que de ces liaisons superficielles, qu'on peut rompre sans blesser les

personnes dont on s'éloigne. Nous fixerons aisément celles qui nous paraîtront pouvoir ajouter aux agrémens de notre vie, et en trouver eux-mêmes auprès de nous.

Il y a du caquetage ici comme ailleurs. J'ai su que plusieurs dames ont fait circuler sur mon compte des historiettes qui ne sont pas flatteuses, et qui n'en sont pas moins vraies. Pourquoi les femmes en général poursuivent-elles sans relâche celle dont les aventures ont fait quelqu'éclat? Faibles, ou prêtes à le devenir, selon qu'elles sont plus ou moins sensibles, elles croyent peut-être détourner d'elles l'attention en la fixant sur une autre, et elles ne sentent pas que commencer par faire des victimes, c'est renoncer pour soi-même à l'indulgence et même à la pitié. Quoi qu'il en soit, j'ai prouvé à celles-ci que la faiblesse est

un vice, quand elle change d'objet; un mal irréparable pour celle qui est abandonnée; une qualité dans celle qu'un amant estimable a jugé digne d'être son épouse, et qui justifie son élévation par sa conduite. C'est du moins ainsi qu'on a parlé de la mienne à la suite d'une fête brillante, dont on a trouvé que j'ai fait les honneurs avec une aisance, un bon ton, une grâce remarquables, et pendant laquelle j'ai comblé d'attentions et de prévenances, les femmes mêmes dont j'avais à me plaindre. Il est, dit-on, des gens qui trouvent du plaisir à écraser leurs ennemis. Je préfère ramener les miens, et me les attacher.

Francheville s'était dépouillé de l'éclat de sa dignité. Il m'avait promis d'être charmant; il l'a été au delà de toute expression. Il ne disait pas quatre mots à une femme, sans ame-

ner le sourire sur ses lèvres; la physionomie de l'homme, auquel il adressait la parole, prenait aussitôt une teinte d'intérêt et de bienveillance, qui se rapportait à Francheville et non au préfet. J'étais fière de mon époux. Animée par son exemple, je désirais plaire aussi, et je plus.

Jamais on n'eut autant d'esprit dans cette ville, parce que personne ne chercha à en montrer. Une gaieté douce, une liberté décente amènent toujours des idées agréables, qui plaisent généralement et qui font naître la saillie. L'âme jouit et semble s'agrandir pendant une conversation animée, fine et délicate. Le trait malin, au contraire, fatigue jusqu'à la causticité qui le lance, et blesse toujours quelqu'un plus ou moins. Le calembourg est une sottise; les petits jeux, une niaiserie; les cartes, la ressource de la nullité.

Vivons avec des gens qui puissent se passer de cartes et de calembourgs, ou qui du moins les prennent pour ce qu'ils valent.

J'ai réfléchi pendant plusieurs jours aux résultats de cette fête, et je suis forcée d'avouer que la réparation authentique mais tardive que j'ai reçue de ces dames, a quelque chose d'humiliant. Ce retour peut être l'effet de la complaisance autant que de la conviction : je crois peu à la sincérité des gens qui passent rapidement d'un extrême à un autre, et il me semble que l'unique moyen d'être toujours bien avec soi-même, et quelquefois avec les autres, c'est de n'avoir rien à se reprocher.

Nous commençons à vivre un peu pour nous. Nous avons repris nos habitudes; on y revient avec empressement, quand habitude et bonheur signifient la même chose. Le cabinet

de Francheville a une porte de dégagement, qui communique chez moi. Plein de facilité, il termine en deux heures ce qui coûterait à un autre une journée de travail. Il s'échappe quand il est seul. Les affaires prêtent un nouveau charme à l'amour; l'amour s'appuie sur la tendresse paternelle; il en devient plus fort. Sommes-nous seuls? Francheville retrouve sa maîtresse. Honorine est-t-elle avec nous? Il me rend un culte moins vif, mais plus solennel. Je m'aperçois alors qu'une jeune et bonne mère est quelque chose de plus qu'une femme, et j'aime à retrouver en considération ce que je perds en jouissance.

Les bureaux de la préfecture sont nombreux, et vous sentez que je suis l'objet des hommages de ces messieurs. Ils se sont promptement aperçus que le moyen le plus sûr de plaire

à monsieur est d'être bien dans l'esprit de madame, et il n'en est aucun qui ne fasse ce qu'il faut pour cela, et peut-être sans efforts. Cependant je me suis aperçue qu'à la longue l'encens devient fatigant. J'ai réglé les jours où je consens qu'on m'amuse ou qu'on m'ennuie. Le secrétaire général est le seul à qui l'importance de ses fonctions donne le droit d'être importun; mais j'ai, moi, celui d'être indisposée, et j'en use lorsque je veux jouir de moi-même, et lorsque Francheville est en tête à tête avec moi.

A propos de ce secrétaire général, c'est un homme de l'embonpoint de du Reynel, gourmand comme lui, beaucoup moins simple, cherchant l'occasion de jouer l'important, se plaisant à dominer, faisant sans cesse sentir sa supériorité à ceux qui sont sous lui, ayant dans ses moyens une

confiance qui va jusqu'à l'audace, et ne concevant pas que Franchéville, au bout d'un mois, en sache tout autant que lui. Le fat !

Nous avons ici un mauvais spectacle, que la privation fait trouver excellent. La première fois que j'y ai été, mes yeux et mes oreilles ont horriblement souffert. Mais je commence à concevoir qu'on peut se faire à la gaucherie, aux contre-sens, et aux tons faux, comme un moine du Clos-Vougeot se serait fait au vin de Surène, s'il eût été forcé d'opter entre cette boisson et de l'eau.

Il y a ici, comme partout, des habitués et des protecteurs de théâtre. Quand ils ont adopté tel acteur, ou telle actrice, il faut bien se garder d'en médire devant eux, à peine de passer pour un être sans discernement. Ils le disent, ils le répètent, ils le font enfin croire aux bonnes

gens, à peu près comme on leur a persuadé que Voltaire est un sot.

Nous avons aussi trois ou quatre poëtes, qui commencent par déchirer Racine et Gresset pour préparer l'assemblée à entendre leurs petits vers et à les applaudir. Ces messieurs sont parfaitement bien avec nos dames, et la raison en est simple : leurs ouvrages leur sont alternativement adressés et contiennent leur éloge.

En qualité de jolie femme et de femme importante, j'ai été à mon tour l'objet des veilles de ces messieurs : j'ai reçu dans un seul jour un madrigal, une ode, et une idille. Je me connais très-peu en vers ; mais je suis fondée à croire ceux-ci mauvais, parce qu'ils m'ont ennuyée, bien que les Pindares provençaux ayent fait de moi une Hébé et une dixième Muse : comparaisons exa-

gérées, usées, dont j'ai beaucoup ri avec Francheville. Cependant comme il ne faut se brouiller avec personne, et que l'amour-propre est la passion dominante des auteurs, je me suis décidée à lire ces vers dans un cercle brillant. On les a loués à l'excès, les femmes par reconnaissance, les hommes pour ne pas déplaire aux protectrices des talens.

Un de ces messieurs m'a appris aujourd'hui que le *Tartuffe* est une comédie de mauvais goût, et la *Métromanie* une hyperbole. Je ne sais trop ce qu'il entend par une hyperbole; mais je prévois que nous sommes menacés d'une pièce qu'il faudra voir jouer et applaudir.

Nous commençons à fixer notre choix, à attirer le petit nombre de personnes que nous voulons admettre dans notre intimité. Il ne faut

que du bruit à beaucoup de gens : il nous faut, à nous, une conversation douce, aimable, instructive, qui délasse Francheville des affaires, et qui le ramène, par une pente insensible, à sa fille et à l'amour.

Le premier sur qui j'ai jeté les yeux, est un contre-amiral qui a laissé une main dans la mer du sud, et qui n'est pas très-adroit de l'autre; qui a une joue horriblement balafrée; l'articulation d'un genou un peu gênée; mais qui par cela même inspire de l'intérêt. Il joint à beaucoup de gaieté des connaissances étendues. Il n'affecte rien, on aime à l'entendre, et on finit toujours par avoir appris quelque chose auprès de lui.

Il a épousé à quarante-cinq ans une jeune personne qui n'en avait que seize. Mademoiselle Lusson ne connaissait le monde que par les

romans. Lorsqu'elle sut qu'on la destinait à M. Ducayla, elle jeta les hauts cris, et conçut de lui une aversion telle qu'elle ne put la lui cacher. M. Ducayla eut le courage ou la témérité de passer là-dessus. En revenant de l'église, il lui adressa ces paroles remarquables.

« Madame, je sais que l'amour » ne se commande point, et je ne » suis pas offensé de l'éloignement » que vous avez pour moi. Voilà la » première fois que je vous en parle, » ce sera la dernière.

» En rejetant ma main, vous » aviez demandé pour unique grâce » à vos parens de rester demoiselle. » Je vous offre ce qu'ils vous ont » refusé.

» Vous suivrez tous vos goûts, » parce que je suis certain que vous » n'en aurez que d'honnêtes. Vous » ne me rendrez aucun compte de

» vos actions, parce que vous n'en
» ferez que d'estimables. Je ne bor-
» nerai pas votre dépense, parce que
» vous la réglerez sur mes revenus.
» Mes soins, mes prévenances,
» mes égards mériteront votre ami-
» tié, et vous me l'accorderez. Vous
» verrez en moi un père tendre, uni-
» quement occupé de votre bonheur
» présent et futur. Et si enfin vous
» n'avez pas connu les plaisirs d'un
» mariage assorti, vous n'en aurez
» pas éprouvé les tiédeurs, les tra-
» casseries, les dégoûts, que le temps
» amène presque toujours.
» Ce langage vous étonne, ma-
» dame, et vous ne pénétrez pas le
» motif qui m'a déterminé à vous
» épouser. Le voici : la fortune vous
» a maltraitée, et j'ai voulu réparer
» ses torts d'une manière qui me
» blessât par votre délicatesse. »

La jeune femme lui répondit en

l'embrassant, et de toutes les façons de répondre à un tel homme, celle-là était la meilleure. Elle étudia les goûts de M. Ducayla, pour y conformer les siens ; elle ne lui rendit pas compte de ses actions, mais elle s'observa jusque dans ses moindres démarches ; elle devint économe par la crainte de gêner son mari, et elle mérita ses attentions par celles qu'elle eut pour lui. Jusqu'alors elle n'avait cédé qu'à la reconnaissance.

La conduite de M. Ducayla se soutint sans altération, et à la fin du premier mois, la jeune femme avait oublié son âge et sa laideur. A la fin du second, elle éprouva que l'amour n'est pas toujours l'effet des agrémens extérieurs. Elle passa un soir dans l'appartement de M. Ducayla, et elle lui dit : soyez mon époux.

Cette femme est digne de toute mon amitié, et son mari m'a remer-

ciée de la préférence que je lui donne. Il est bien bon. C'est à moi d'être sensible à l'estime, qui, seule, a pu le déterminer à me confier ce qu'il a de plus cher.

Montbrun, négociant riche, probe et sans vices, chose assez rare, et que par cela même on ne peut trop rechercher; sa femme, bonne, et sans prétention; leur fille, étourdie, légère, mais modeste, et par conséquent toujours soumise aux convenances; deux conseillers de préfecture, aimables et instruits, sont les personnes à qui l'hôtel est toujours ouvert, qui y viennent tous les jours, et qui ne nous quittent jamais sans nous faire désirer le lendemain.

Nous connaissons encore dans la ville cinquante à soixante personnes, que nous voyons le moins que nous pouvons. Ici, comme ailleurs, ces connaissances-là s'appellent des amis,

parce que maintenant on exagère tout. C'est ainsi qu'un homme passable est charmant, et qu'on adore les femmes depuis qu'on ne sait plus les aimer.

CHAPITRE III.

D'anciens amis vont reparaître.

J'ai fini le chapitre précédent par une espèce de blasphème. Ducayla n'adore pas sa femme ; je ne sais pas même s'il lui a dit qu'il l'aime : il fait mieux ; il le lui prouve. Et Francheville ? il m'adore, il le dit, et n'est pas exagéré. Il ne vit, il ne respire que pour moi ; il n'est heureux qu'auprès de moi. J'ai, dit-il, un talisman à la puissanee duquel il ne peut se soustraire. Mon secret est bien simple.

J'unis au cœur le plus sensible les sens les plus irritables. Un mot, un signe, un regard de Francheville me mettent hors de moi. Je ne sais comment je le regarde alors ; mais il s'élance, mes bras s'ouvrent.....

Ce

Ce n'est pas ainsi, je le crois, qu'on parvient à fixer un homme. Tout s'use, jusqu'au bonheur, et celui qui naît d'une seule illusion doit s'user plus promptement qu'un autre.

Je suis jolie; mais Francheville me sait par cœur. Mon secret consiste à lui paraître toujours nouvelle, et surtout à lui présenter le soir la tournure d'esprit et de caractère de la femme qui a fixé son attention pendant la journée. Des idées nouvelles amènent nécessairement les sensations qui en dérivent; la physionomie les exprime, et la jolie femme qui rit, n'est pas celle qui soupire. Les traits sont les mêmes, et cependant tout est changé.

Ainsi, tantôt d'une gaieté folâtre et tantôt sentimentale; empruntant aujourd'hui le langage de la raison; extravagant demain presque jusqu'au ridicule; provoquant quelquefois la

volupté ; quelquefois aussi m'échappant des bras qui croyent m'enlacer, et dans lesquels je brûle de tomber ; fuyant de l'appartement pour y rentrer par une autre porte ; attirant par des mines piquantes ; éloignant par un air railleur ; cédant enfin, après m'être montrée sous mille formes ; variant le plaisir comme ma physionomie et ma manière d'être, je semble me multiplier. Quelquefois il reconnaît les originaux que je copie. C'est madame une telle ! s'écrie-t-il, que tu pares de tes grâces, que tu animes de ton cœur.

La tâche que je me suis imposée doit paraître pénible à une femme froide. Elle ne me coûte rien à remplir, parce que la sécurité et les jouissances de l'amour sont le prix de cette espèce de travail ; parce que le cœur de Francheville est pour moi d'un prix inestimable, et que si je le

perdais, je donnerais, pour le reconquérir, toute ma vie, moins une heure. Je me réserverais celle-là pour jouir de son retour.

Je lui ai persuadé d'acheter une maison de campagne à une lieue de la ville. La santé d'Honorine a été mon prétexte. Fille de la jeunesse et de la force, Honorine n'a pas besoin de l'air des champs. Mais j'ai besoin, moi, de ménager des intervalles et des repos au bonheur. Je pars sans prévenir Franclieville; je reviens au moment où il y pense le moins. Je le trouve, je l'embrasse au milieu du cercle le plus nombreux. On sourit, mais il m'aime : je sens qu'il me presse plus tendrement sur son cœur. Je sors, comme je suis entrée, sans motifs, sans explications, sans excuses. Je remonte dans ma voiture; une demi-heure après, je suis dans mon petit bois. Honorine saute,

court, jase. Je saute, je cours, je déraisonne avec elle. Nos mots sont sans suites, et même sans liaisons; n'importe, nous nous entendons à merveille. J'ai appris sa langue en la tenant à mon sein. Je n'ai pas connu l'humiliation de demander à une nourrice : que veut-elle dire?

Souvent Francheville vient nous surprendre au milieu de nos jeux. Est-il gai, je vole au devant de lui. Est-il sérieux, je mets sa fille dans ses bras; son cœur se ranime, et de l'amour paternel à l'amour conjugal, la transition est douce et facile.

Je révèle les secrets de mon sexe. Quelques femmes les connaissent; le nombre en est borné. J'ai la louable intention d'instruire celles qui ne le sont pas. On estime une femme vertueuse; mais on ne caresse pas la vertu. Une épouse croit avoir tout

fait quand elle a cédé aux vœux de son époux. C'est un devoir qu'elle remplit, et elle ne se doute pas qu'amour et devoir sont incompatibles. Il y aurait bien moins d'époux infidèles, si ce malheureux devoir ne se montrait pas si souvent à découvert. En le respectant, mesdames, effeuillons sur lui les roses du plaisir.

Il sort d'avec moi. Nous avons épuisé ce que la volupté a de délices. Il faut que je m'éloigne; il m'en coûte; mais je veux lui donner le temps de désirer. « Honorine, par- » tons pour Brécour. — Pâtons, » petit' maman. — Justine, un pa- » quet de nuit et les chevaux. »

Justine est toujours avec moi. Elle ne me convient point, et je n'ai pas la force de la renvoyer; il est si dur d'affliger quelqu'un! Je me rappelle cependant certains services, très-précieux sans doute à l'époque où elle

les a rendus, mais qu'elle renouvellerait sans balancer, si l'amour s'éloignait de notre toit, si l'intrigue et le mystère le remplaçaient. Justine n'est pas d'ailleurs l'institutrice qui convient à ma fille.

Le lecteur s'étonne. Pourquoi, dit-il, Justine serait-elle l'institutrice d'Honorine? N'y a-t-il pas des maîtres dans la capitale d'un département?

La contrainte déplaît à tous les âges. Les enfans ne donnent à leurs maîtres qu'une attention forcée. Très à leur aise à l'antichambre, ils s'y glissent sans qu'on s'en aperçoive. Ils sont très-attentifs, parce que nos gens ne s'observent pas, parlent de tout, donnent aux enfans des idées de tout, et un enfant bien organisé est avide d'idées, et il saisit toutes celles qu'on lui présente. C'est sous ce rapport que les domestiques sont les premiers instituteurs de l'enfance, et

presque toujours des instituteurs dangereux. Au reste, il s'écoulera un an encore avant qu'Honorine entende, écoute, cherche Justine, et d'ici là, je trouverai un moyen honnête de l'éloigner.

« Madame! madame!.... — Que » voulez-vous? — Une berline à » quatre chevaux de poste entre dans » la cour. — Une berline ici! On sait » que j'aime à être seule à Brécour! » — Hé! madame, ces voyageurs-» là viennent de loin : la voiture est » chargée de poussière. — Voyons » qui ce peut être. »

C'est Soulanges, ce digne ami de Francheville, à qui je dois mon bonheur; c'est son intéressante compagne; c'est l'insouciant, mais bon du Reynel. Qu'ils soient les bienvenus.

Soulanges et sa femme s'ennuyaient à Paris. Le bruit les fatigue et ils

viennent chercher la solitude en province. La solitude ! n'est-elle point partout pour deux êtres qui se conviennent ? l'amour ne se cache-t-il pas dans un palais comme dans un entresol ? Pauvres amis ! ils ne s'aiment plus et ne s'en doutent pas encore. Ils croyent fuir Paris, et cherchent à échapper l'un à l'autre. Gardons-nous de détruire cette erreur.

Du Reynel est las des marinades. Il veut manger les productions de la vieille Provence telles qu'elles sortent de la mer : il sera satisfait.

Je les établis à Brécour. La solitude y est entière. Soulanges et sa femme prétendent qu'ils seront ici à merveille ; leurs yeux disent le contraire : ils ne resteront pas longtemps avec moi.

..... Est-il donc impossible de leur faire chérir ma petite maison ? Leur donner du monde, c'est les isoler

l'un de l'autre ; c'est leur fournir les moyens de se juger par comparaison ; cette comparaison peut tourner à leur avantage, leur inspirer le désir de se retrouver le soir. Si je ne réussis pas, j'aurai fait du moins ce qui est en moi pour les rendre au bonheur.

Et du Reynel !... J'ai un excellent cuisinier : il n'aura rien à désirer ici. Dans la circonstance présente, c'est un de ces hommes dont on tire parti, sans qu'ils s'en doutent. Je le mettrai entre Soulanges et sa femme. Il les occupera alternativement. Il ne parlera que gastronomie, et nos époux, en le quittant, en sentiront mieux le prix d'une conversation intéressante.

Je me charge, moi, de faire briller madame de Soulanges. Cela ne m'est pas difficile. Je connais les objets qu'elle a étudiés ou observés ;

elle n'est pas sans esprit, et je l'amènerai au point d'étonner Soulanges, auquel depuis long-temps elle n'a plus rien à dire. L'étonnement n'est pas de l'amour; mais il flatte l'amour-propre, qui, comme l'autre, a ses sensations, ses jouissances, ses illusions. L'époux, fier de sa femme, peut se tromper sur le sentiment qu'elle lui inspire, et l'amour lui-même est-il autre chose que la plus douce des erreurs?

Quel mot ai-je prononcé! ce feu dévorant que Francheville a allumé dans mes veines, ce feu qui s'est identifié avec moi, ne serait-il qu'une illusion? Oh! non, non, il est l'âme de ma vie, il en fait tout le charme, il ne s'éteindra qu'avec elle. Mais il n'est qu'un Francheville. Peut-être aussi n'y a-t-il qu'une Fanchette.

Une lettre de mon mari!..... elle

m'est présentée par un jeune homme de la plus jolie figure..... Ah! c'est un proche parent de feue madame de Francheville. Madame d'Elmont nous l'adresse. Elle désire qu'il soit employé. A cet âge, dit-elle, et avec cette figure, il faut s'occuper utilement ou faire des sottises. Elle a raison. Elle prie Francheville de le placer; elle compte sur sa bienveillance; elle a raison encore. Francheville l'envoie se remettre à Brécour des cahots de la diligence..... La diligence! il paraît que le jeune homme n'est pas riche. Francheville espère que je rendrai le séjour de la campagne agréable au parent d'une femme que j'ai estimée, pleurée, et dont j'ai recueilli, consacré la cendre. Ils ont raison, ils ont tous raison, et je serai digne d'eux. Pauvre Sophie!

Mais..... je me vois arrêtée à Bré-

cour, où je ne venais, où je ne restais qu'autant que l'exigeait mon plan de conduite..... Hé! ne dois-je rien à de bons amis, à la mémoire d'une infortunée, dont j'ai peut être à me reprocher la mort!..... Et puis, qui m'empêche d'aller à la préfecture, lorsque mon cœur, ou les circonstances m'y porteront? Il n'existe ici ni cérémonie, ni gêne, et je laisserai Justine pour veiller aux besoins de tous.

Comme elle est empressée auprès de M. de Sainte-Luce! C'est le jeune parent de Sophie. Dix-neuf ans, une taille bien prise, des joues qui ressemblent à deux pêches, la pudeur d'une jeune fille, que de titres auprès de Justine!..... Elle ne le pervertira pas. Elle voulait le loger d'une manière tout à fait commode pour elle; je l'ai logé, moi, comme doit l'être un enfant confié à mes

soins. Décidément Justine ne me convient plus.

Que nous sommes injustes, nous autres maîtres ! elle me convenait lorsqu'elle quittait notre carrosse pour partager la carriole de George; lorsqu'elle suspendait la barcelonnette devant moi, sous le prétexte qu'Honorine me gênait, me fatiguait..... On condamne plus tard tel bon office qu'on a reçu avec la plus vive satisfaction; on en tire des conséquences fâcheuses pour l'avenir; on mésestime, on redoute le sujet qui l'a rendu, et alors on l'eût chassé peut-être, s'il eût eu moins de pénétration..... Que je sois injuste ou non, Justine ne restera pas ici.

Oh! oh! que se passe-t-il donc à la préfecture? Tous nos gens sont sans doute occupés, puisque Francheville m'expédie George, ce bon vieux George, qui, sans avoir rien

à faire, abrite au milieu de nous son front patriarchal. Bon dieu! M. Ducayla part pour Toulon. Il va prendre le commandement d'une escadre, qui mettra à la voile au premier bon vent. Mutilé, presqu'infirme, il court s'exposer à de nouveaux dangers. Un guerrier est donc avide de gloire, comme un avare d'or : l'un et l'autre n'en ont jamais assez.

Et sa pauvre petite femme, si jeune, si gentille, si intéressante, et que cependrnt ses parens aiment si peu, que va-t-elle devenir? Ducayla part cette nuit; Francheville donne un grand souper à la préfecture. Je veux y être; je m'y rendrai avec tous nos amis. Je veux embrasser mon brave contre-amiral. L'embrasser!... peut-être pour la dernière fois.

Je prendrai aussi le jeune Sainte-Luce : à son âge, on se délasse en

courant. Je veux lui faire voir la bonne compagnie. Elle est quelquefois l'écueil de la jeunesse; elle est plus souvent encore une excellente école.

« Justine, tout est-il prêt? — Oui, » Madame. — Allons, partons. Mon» sieur de Sainte-Luce, donnez la » main à madame de Soulanges. » Il allait me la présenter. A cet âge-là, on se conduit toujours par un sentiment de préférence..... Petite vaniteuse!

« Et où est donc M. du Reynel? — » il est à l'office, madame. Il y pré» side à la confection d'un pâté » d'ortolans. — Vite, vite, qu'il » vienne. »

Il arrive en haletant, son pâté sur ses deux mains. « Hé! monsieur du » Reynel, il y aura à souper à la » préfecture. — Madame, ce pâté ne » peut être de trop nulle part. Un

» pâté, que j'ai fait exécuter sous mes » yeux ! — Il fallait au moins le faire » mettre ici par un domestique. — » Madame, un amant ne confie pas » sa maîtresse, un écuyer son che- » val, un chasseur son chien, un » avare son trésor, je ne confie pas » mon pâté.

» — Hé bien ! M. de Sainte-Luce, » qu'attendez-vous pour monter en » voiture ? — Madame, j'attends ce » bon vieillard, qui sort son cheval » de l'écurie, et qui n'a personne » pour l'aider à se mettre en selle. » C'est de George dont il s'agit. La figure de ce jeune homme m'intéressait ; j'estime maintenant, j'aime son caractère. Puisse-t-il ne jamais s'écarter de la nature !

Je regrette de lui faire voir le monde, qui ne la connaît plus. Mais obligé d'être l'artisan de sa fortune, il faut qu'il s'approche de ceux qui

tiennent les clefs de son temple, qu'il leur plaise, qu'il sollicite leurs bontés. Un peu d'or le dédommagera-t-il des qualités qu'il va perdre? Pauvre enfant!

CHAPITRE IV.

Départ pour Toulon.

« Il y a deux jours que je ne t'ai » vue, me dit Francheville. » Il compte les momens; bon. Il m'embrasse et sa main parle à la mienne. Je l'entends, je le suis. Je n'ai encore adressé un mot à personne; mais mon premier vœu, mes premiers désirs n'appartiennent-ils pas à mon amant? L'amour d'abord; l'amitié ensuite.

Je rentre au salon. Je cherche Ducayla; je le presse contre mon sein. Sa jeune femme lui tient la main et la mouille de ses larmes. Ducayla, calme, grand, paraît un homme nouveau. Il est détaché de toutes ses affections. Servir son pays, l'hono-

rer par sa conduite, telle est la seule idée qui l'occupe en ce moment.

Il fixe l'attention de tous, il est l'objet de tous les égards. Chacun semble se dire : honorons un brave que peut-être nous ne reverrons plus.

Ces tristes pensées n'animent pas une fête. Celle-ci prend une teinte sombre, qui n'est pas propre à soutenir le courage de l'homme qui va nous quitter. Francheville, l'aimant Francheville, modèle d'amitié, comme d'amour, ose seul entreprendre de nous distraire, et il y réussit. Il ne pouvait nous entretenir de futilités, nous ne l'aurions pas écouté. Il nous parle de la gloire; il l'embellit du coloris enchanteur, dont il pare les objets qu'il décrit; il la rend séduisante, même pour ces femmes, qui ne voyaient un instant avant que le cortége funèbre qui l'accompagne toujours. Le sourire

se montre sur les lèvres de Ducayla.

Bientôt il regarde attentivement son bras mutilé, et il reprend cet air austère, qu'il avait quand je suis entrée au salon. Serait-ce un pressentiment ?..... Conservez-le nous, mon dieu, conservez-le à cette jeune femme.

Mes regards se portent sur Sainte-Luce. Son visage est coloré, son œil étincelant ; ses muscles sont en contraction. Francheville a fait passer dans cette âme élevée l'enthousiasme, le mépris de la mort, dont nous sommes tous plus ou moins pénétrés. « Si monsieur, dis-je tout haut, » avait du goût pour la marine, et » que le contre-amiral lui permît de » l'accompagner.... » La physionomie du jeune homme change en un instant. Il pâlit, me regarde, rougit, et balbutie ces mots. « Je ne balan- » cerais pas, madame, si je n'avais

» l'honneur de connaître M. de Fran-
» cheville. L'accueil que j'ai reçu de
» lui ne me permet pas de penser à
» le quitter. » Des larmes roulent dans ses yeux, et c'est toujours moi qu'il regarde, même en parlant de mon mari, de mon mari qui est présent.... A quelle idée vais-je m'arrêter! Sans doute nos sensations sont indépendantes de notre volonté ; mais éprouver en si peu de temps.... Hé! combien en a-t-il fallu à Francheville pour me charmer?..... Ce jeune homme partira.

« Mon mari, monsieur, s'est char-
» gé de commencer votre fortune, et
» les moyens que vous croirez pou-
» voir vous y conduire lui seront
» agréables. J'ai lu sur votre physio-
» nomie cette noble ardeur qui dé-
» cèle un cœur brûlant de se signaler.
» Obéissez à cette voix intérieure,
» qui ne trompe jamais. Contre-ami-

« ral, vous vous chargez de mon-
» sieur? — Je n'ai rien à vous refu-
» ser, madame. »

Sainte-Luce ne réplique pas un mot; mais il me regarde, il me regarde!.... Comme il souffre! pauvre enfant!.... Il partira, il le faut.

« George, la malle de Monsieur
» a-t-elle été portée à Brécour? —
» Non, madame, elle est encore ici.
» — Faites-la attacher derrière une
» des voitures du contre-amiral. »

Onze heures et demie sonnent. Trente minutes encore et notre ami ne sera plus avec nous.

Cette pensée est commune à tous; elle se peint sur tous les visages. Un morne silence règne dans l'assemblée.

Ducayla se lève. Il presse dans ses bras sa jeune femme, qui répond à ses caresses par des sanglots. « En-

» core ce moment à mon cœur, dit-
» il, le reste à mon devoir.

» Madame de Francheville, Julie
» a besoin de consolation et de con-
» seils. Elle n'en attend pas de sa
» famille, et il n'est pas dans les con-
» venances de tenir une maison à
» son âge. »

Je regarde Francheville. Il m'a entendue; il pense comme moi. « Mon-
» sieur, ma maison sera celle de ma-
» dame Ducayla, si elle trouve au-
» tant de plaisir à s'y fixer que j'en
» aurai à l'y recevoir. » Ducayla prend sa femme; il la met dans mes bras. « Soyez plus que sa mère, dit-
» il; soyez son guide et son amie. »
Minuit sonne.....

Ducayla marche d'un pas ferme vers la porte. Sa femme s'élance après lui; elle saisit encore sa main, qu'elle couvre de baisers et de larmes. Ducayla ne tourne point la tête; il fait

un léger effort pour dégager sa main ; la jeune femme cède à sa volonté ; elle quitte la main chérie ; mais elle suit son époux ; elle espère un dernier adieu ; son œil contristé l'implore.

Nous l'accompagnons tous. Nous voulons voir monter le brave homme en voiture, le suivre de l'œil, autant que le permettra l'obscurité, entendre résonner les roues qui vont l'entraîner, écouter encore, quand le bruit aura cessé pour nous.

Pourquoi chercher à prolonger une scène déchirante ? Tout est-il aliment pour les cœurs sensibles, et la douleur a-t-elle aussi ses jouissances ?

Que vois-je ! on a mis des chevaux de poste à notre berline et à notre diligence ! Je me jette au cou de Francheville ; je lui donne mille baisers. « Mesdames et messieurs, dit-» il, on ne quitte un bon ami que

» lorsqu'il

» lorsqu'il n'est plus possible de l'ac-
» compagner. Ducayla recevra nos
» derniers embrassemens en montant
» sur son bord. »

Un cri s'échappe..., celui-ci est de joie. C'est Sainte-Luce, qui revient à lui, qui respire librement. Il s'approche de moi. « Encore un » jour, dit-il à voix basse! je ne l'es- » pérais pas. » Je le regarde d'un œil sévère. Il se tait; il rougit; il baisse les yeux.

« Partons, s'écrie Francheville. Et » les paquets de nuit, s'écrie madame » Montbrun; et les débris de mon » pâté, s'écrie du Reynel. Bah! bah! » réplique Francheville, les voyages » les plus heureux sont les voyages » impromptus. Le contre-amiral d'ail- » leurs n'a pas de temps à perdre. »

Comment l'ai-je donc regardé, quand il a parlé de voyage impromptu? Il me sourit si tendrement!

il me regarde lui-même... « Ah! me » dit-il à l'oreille, nous sommes tou- » jours à Chantilly. »

Ainsi, dans tous les lieux, dans toutes les circonstances, l'amour reçoit de nous un hommage; nous lui offrons au moins un souvenir.

Sainte-Luce brûle d'envie de me présenter la main, et il n'ose. Il avance, il recule; il s'arrête à deux pas de moi. Lui refuserai-je cette légère faveur?..... Oui, tout est encouragement à une passion naissante, et Sainte-Luce mécontent de moi m'oubliera plutôt.

Je prends la main de Soulanges; je monte en voiture, nous partons. J'ai près de moi la petite Ducayla. Je la tiens dans mes bras; je sens son cœur battre contre le mien; je recueille ses larmes. Le contre-amiral est avec nous dans le fond de la diligence. J'entends de loin en loin

des soupirs qu'il s'efforce en vain d'étouffer : la valeur n'est qu'une habitude ; elle ne peut rien contre un sentiment.

Nous avançons en silence. Quand on est fortement affecté, on dédaigne les mots ; on ne leur trouve plus d'expression.

Il est trois heures. Le crépuscule commence à naître ; tant mieux. La nuit est longue pour des êtres souffrans. La lumière ramène l'attention sur les objets extérieurs, et j'ai un besoin inexprimable de distraction.

Je ne sais encore qui sont les trois personnes qui occupent le devant de la voiture... Ah ! mon Francheville, Soulanges, et entr'eux un petit être qui ne sait quelle contenance tenir. Comment Sainte-Luce s'est-il donc glissé ici ? Hélas ! comme je me suis glissée dans le jardin d'Eustache,

dans sa grotte, comme nous cherchons tous le bonheur.

Ma figure exprime-t-elle du mécontentement? « Madame, me dit-il » d'un ton timide, attaché à M. le » contre-amiral, j'ai cru de mon de- » voir de ne pas m'éloigner de lui. » Je ne peux m'empêcher de louer son exactitude. Mon approbation lui donne la force de lever ses grands yeux bleus sur les miens. Oh! comme il est joli!

C'est toujours à moi qu'il s'adresse, quand il a un mot à dire. C'est toujours moi que son œil interroge, quand il est indécis. C'est pour moi qu'il est disposé à tout faire; il ne voit, il n'entend que moi, et je suis encore la seule qui s'aperçoive de tout cela. Non, jamais une femme ne se trompe sur le sentiment qu'elle inspire, et elle est toujours maîtresse de le comprimer à sa naissance,

quand elle a la force de le vouloir sérieusement.

L'amour de cet enfant m'afflige, il s'annonce à chaque instant avec plus de violence. Il nous épie maintenant Francheville et moi. Nous avons une manière de nous regarder qui ne lui convient pas. Je lis au fond de cette petite âme ; je vois ce qu'elle souffre ; mais sacrifierai-je un regard de Francheville à l'extravagance d'un enfant? Oh ! non.

De quel droit qualifiai-je ce qu'il éprouve d'extravagance ? Étais-je plus sensée, quand je me donnai à Francheville, sans oser espérer rien, pas même un lendemain ? J'avais vingt ans ; il n'en a que dix-neuf. J'étais fille, soumise à des bienséances qu'un homme brave impunément ; j'étais certainement plus folle que lui, et je le blâme..... Allons, allons, un peu de pitié, je lui en

dois. Bientôt d'ailleurs il ne me verra plus.

Je lui parle avec bonté, et cela lui fait un bien ! Je l'interroge ; il répond toujours juste ; mais avec la concision d'un homme qui se hâte de revenir à sa pensée chérie, qui veut s'en occuper exclusivement.

Ah !.... une campagne de mer, des occupations toujours renaissantes, des objets toujours nouveaux m'effaceront de sa mémoire ; je le désire au moins. Hélas ! il est des cœurs qui ne peuvent aimer qu'une fois : j'en sais quelque chose. Allons, allons, je ne veux plus m'occuper de tout cela.

CHAPITRE V.

Une larme au malheur.

Nous apercevons le port de Toulon. Après la surprise imposante que procure le spectacle de la mer, vue pour la première fois, rien n'est plus grand, je crois, que l'aspect d'un port du premier ordre. C'est là où l'intelligence, l'industrie de l'homme se développent dans toute leur étendue; c'est là qu'on s'enorgueillit de tenir à une espèce qui enfante des prodiges; c'est là qu'on rencontre à chaque pas des créations nouvelles, et qu'on applaudit à la magnificence, toujours unie à l'utile.

Le préfet maritime vient nous trouver à l'auberge où nous sommes descendus. Il remet un paquet cacheté à Ducayla, et il le tire à l'é-

cart. J'ignore ce qu'ils se disent ; mais leur conversation est animée. Ducayla semble opposer au préfet de fortes objections. Celui-ci ne répond qu'un mot ; Ducayla se tait.

Il vient à moi. « Je reçois des ordres, me dit-il, qui m'enjoignent » d'appareiller à l'instant même. Mon » escadre doit convoyer des transports destinés pour Corfou. La » flotte anglaise, qui croise à la vue » du port, est beaucoup plus forte » que la mienne, et je n'ai jamais » amené mon pavillon. Le convoi » passera peut-être, et moi je périrai. » Je ne veux pas voir ma femme dans » un moment où j'ai besoin de toute » mon énergie. Vous l'avez reçue » chez vous ; adoptez-la, promettez-» le moi. »

Sa femme, Francheville et nos amis étaient dans une pièce voisine. Je me laissai aller aux sentimens que

m'inspirait ce qu'il m'avait dit et ce qu'il allait faire. Je lui promis en pleurant d'aimer, de protéger sa Julie; je l'embrassai, le cœur navré de douleur.

« Suivez-moi, monsieur, dit-il à » Sainte-Luce. » Je n'avais pas aperçu le jeune homme. Je le croyais auprès de nos amis.... Je ne suis pas avec eux; pouvait-il y être! Cet enfant me fait pitié : il s'approche, il recule. Je vais à lui; je le baise au front; il tombe sur le parquet privé de sentiment. Ducayla est déjà sorti.

Je lui fais respirer des sels, des odeurs. « Mon cher enfant, revenez » à vous. Pensez à mériter l'estime » de votre chef, de M. de Franche- » ville, la mienne, celle de tous les » honnêtes gens qui... — La vôtre, » madame, la vôtre! je n'ambi- » tionne que celle-là; je ferai tout » pour l'obtenir. »

Il se relève, il saisit ma main ; il la couvre de baisers ; je n'ai pas la force de la retirer. Il prend un de mes gants ; il le cache sur son cœur ; je n'ai pas la force de le reprendre. Il sort, en m'adressant un regard.... Quel regard ! j'entends tout ce qu'il veut dire ; il m'est impossible de l'exprimer.

J'ai eu tort de le baiser au front, de lui abandonner ma main, de lui laisser mon gant. Si l'idée des dangers auxquels il va s'exposer n'excusait en quelque sorte l'oubli des convenances, que penserait-il de moi?... Hé ! bon dieu, bon dieu ! ne devais-je pas quelque chose à un enfant que j'envoie peut-être à la mort !

Nos amis rentrent. Julie cherche son mari. « Il est parti, ma chère, » ne le suivez pas ; épargnez-lui la » vue de vos larmes ; séchez-les, » soyez aussi grande que lui. — Non,

» je ne suis point malade; je n'ai pas la » prétention d'être ... ma sensibilité » est ma gloire, c'est celle de notre » sexe. » Elle s'échappe; je la suis; nos amis accourent, l'environnent, lui parlent; rien ne peut la persuader, ou plutôt elle n'entend rien. La voilà dans la rue. Elle va se donner en spectacle.

Mesure de prévoyance et de rigueur!.... dois-je y applaudir, ou la condamner? Le stoïque Ducayla a fait placer deux factionnaires à la porte. Personne ne peut sortir de la maison.

» Que je le voie! que je le voie encore! s'écrie Julie en rentrant. Francheville appelle un homme qui passe; il lui donne un mot pour le préfet maritime. Bientôt nous sommes pourvus de longues vues et d'un télescope. Le toit de l'auberge est en terrasse; nous allons nous y établir.

Trois vaisseaux [illegible] et cinq frégates sortent du port à pleines voiles. Quinze transports suivent l'escadre.

Les Anglais commencent à manœuvrer. Ils ont cinq vaisseaux qui doivent être de quatre-vingt à cent dix canons. Huit à dix bâtimens légers s'éloignent de la flotte et menacent déjà le convoi. Ducayla détache ses frégates pour le protéger, et il s'avance en longeant le convoi qui est à sa droite, ayant à sa gauche les cinq gros vaisseaux anglais. Le combat est inévitable; il sera terrible : jamais, dit-il, il n'a amené son pavillon.

Ignorante en manœuvres comme en mille autres choses, je reçois ces détails de Francheville, de Soulanges : je ne perds pas un mot de ce qu'ils disent.

Ah ! pourquoi être venus à Tou-

lon ? Là [illegible] séparation n'eût été que douloureuse ; ici, nous allons souffrir mille morts. Francheville, qui a vu la sienne de sang-froid, ne peut supporter l'idée de la destruction de son ami. Il est pâle, défait. Il souffre horriblement, puisque ses yeux se portent sur moi vides d'expression et d'amour.

Un frisson glacial règne dans tout mon corps. Je voudrais être au fond de la maison, ne rien entendre, ne rien voir, et je sens qu'il est moins cruel de tout voir que de tout craindre.

Et cette pauvre petite Julie ! elle ne se soutient plus. Assise sur la plombée, sans voix, sans haleine, levant au ciel des yeux qui semblent l'implorer, les reportant à son télescope, sur Francheville, sur moi ; ne trouvant pas une larme ; suffoquée par son cœur qui bat avec vio-

lence, et que son [illegible] corps semble ne pouvoir plus contenir, elle offre à nos regards ce que la douleur physique et morale a de plus poignant.

Francheville lui propose de descendre. « Non, non, dit-elle, je le » vois. Je vis encore de sa vie. »

Et moi aussi j'ai une longue vue. Je l'ai fixée sur le vaisseau amiral. Voilà le brave homme; il est au bout de ma lunette. Au pied de son grand mât, droit comme aux jours de sa première jeunesse, la figure animée d'un feu que je ne lui ai jamais vu, il donne ses ordres avec réflexion; on les exécute avec confiance.

Et Sainte-Luce!.... Ah! je le vois. Il est à côté du contre-amiral, une hache d'armes à la main. Il fait bonne contenance. Oh! oui, il méritera mon estime.

Il tire ce [illegible] il le baise à la dérobée !..... Pauvre enfant ! pauvre Ducayla !

Ces châteaux flottans s'avancent avec majesté les uns contre les autres. Chacun est à sa place de bataille. Ducayla embouche le porte-voix.

La première volée part..... Oh ! mon dieu ! mon dieu !

Mes yeux se voilent ; je ne distingue plus rien ; à peine puis-je penser.

Qui s'empare de moi ? « Ah ! c'est » toi, mon ami ! tu abandonnes » donc cette pauvre petite Julie ? — » Soulanges est avec elle. D'ailleurs, » ne me dois-je pas tout entier à Fan- » chette ? Viens, mon ange, viens ; » tu n'es pas bien ici. »

Je suis Francheville. Je me laisse conduire dans une chambre à l'extrémité de la maison. Justine me met au lit. En vérité, je ne me sens pas bien.

Ah! j'entends..... j'entends tout. L'enfer est à une lieue de moi. Mon dieu, conservez Ducayla; conservez cet enfant.

Quelle explosion terrible vient de frapper mon oreille! « Justine, ap-» pelez M. de Francheville : je ne » peux supporter l'anxiété où je » suis. »

On entre.... c'est lui.... Ciel! il soutient Julie, pâle, mourante, anéantie. C'en est fait! si Ducayla vivait, elle ne serait pas descendue.

« Mon excellente amie, oublie-» toi pour la consoler. — La consoler, » Francheville! Je n'ai rien à lui » dire; je n'ai que des pleurs à lui » donner. »

Je passe une robe. Je prends Julie dans mes bras. Je la presse contre mon cœur. Le froid de la mort est répandu partout son corps. Je mouille son visage de larmes brûlantes. Leur

chaleur de l'âme ; elle revient à la vie : est-ce un service que je lui rends ?

Pauvre petite ! elle tombe à genoux au milieu de la chambre. Elle prie pour son époux ; elle prie avec ferveur. Consolation des malheureux, espoir d'une autre vie, ne l'abandonnez pas.

« Francheville, mon ami, par-
» tons à l'instant même ; retournons
» à Brécour ; trompons la douleur
» de Julie en l'éloignant du lieu de
» la scène terrible. Tout la lui rap-
» pelle ici. Là bas, une nature riante,
» nos soins assidus, notre prévoyante
» amitié, tout concourra à la rendre
» à elle-même. Jamais elle n'oubliera
» son bienfaiteur, je le sens ; mais
» à ce sombre désespoir succédera
» bientôt une mélancolie qui n'est
» pas sans quelque charme, et que

» le temps et la jeunesse dissiperont » insensiblement.

Quel est ce jeune homme qu'on soutient sous les bras?..... Ciel! ô ciel.... pâle, défait, Sainte-Luce est méconnaissable. Un coup de feu dans la cuisse gauche! un autre dans le corps!... Malheureuse! c'est moi qui l'ai voulu.

L'amour est-il un sentiment volontaire? le sien est-il criminel? de quel droit me suis-je fait son juge? Si cet enfant avait des vues répréhensibles, son premier soin serait de dissimuler ses sensations; et en ce moment il s'y abandonne en présence même de Francheville. « Je me sens mou- » rir, madame; mais j'ai tout fait » pour vous, rien que pour vous. » Qu'au moins, j'emporte votre es- » time. » Il me déchire le cœur. Quelle journée! ô gloire, gloire! que déjà vous me coûtez cher! si Fran-

cheville serrai, je ne vivrais pas vingt-quatre heures.

Les chirurgiens s'emparent de ce pauvre enfant. Ils se disposent à déchirer ce faible corps pour en extirper les balles... Je vais me retirer.

« J'ai besoin de courage, me dit-» il d'une voix éteinte, vous seule » pouvez m'en donner. » Non, certes, je ne le verrai pas mutiler.

Cependant, il est seul. Point de parens, pas encore de vrais amis; il n'a que moi au monde. Ne puis-je le considérer comme mon fils?..... Une mère de vingt-quatre ans, un fils de dix-neuf, beau comme un ange!..... Non, non, je ne dois pas rester. Julie, d'ailleurs... Hé! n'a-t-elle pas madame Montbrun, madame de Soulanges?..... Mais je l'ai adoptée, solennellement adoptée; je l'ai promis à son époux marchant à la mort: je retourne auprès d'elle.

Et cet enfant! cet enfant! tout ce qui n'est pas amour et tout ce qu'un cœur peut avoir d'ailleurs de sensibilité et d'affection, je le partage entre eux. Je voudrais être avec l'une et l'autre, cependant il faut opter.

Mes promesses, la décence, tout m'indique le parti que je dois prendre. « Justine, ôtez-moi d'ici. Franche-» ville, Soulanges, restez auprès de » ce jeune homme : donnez-lui du » courage et des forces. »

Je retrouve Julie. Elle me demandait, elle m'appelait, elle me cherchait, elle retombe dans mes bras dans la chambre voisine de celle..... J'entends le premier cri de ce malheureux ; il prononce mon nom..... ses plaintes retracent à Julie la scène de sang dans son horrible vérité. Il faut qu'on nous emporte l'une et l'autre.

Oh ! qu'est-ce que la vie? Je re-

noncerais à la mienne, si je croyais à un autre jour semblable à celui-ci. La mort n'est rien auprès de ce que j'éprouve.

A travers le tumulte, les larmes, les plaintes, je saisis quelque chose des détails du combat. Le vaisseau de l'infortuné Ducayla a été attaqué de bas-bord et de tribord. Un troisième vaisseau l'a pris en poupe. Il s'est défendu comme un lion. Un des bâtimens anglais a pris feu, et au moment qui a précédé l'explosion, les deux autres se sont hâtés de s'éloigner. Le capitaine, qui a remplacé Ducayla sur son bord, a profité de cette circonstance pour s'échouer sous les batteries des forts. On a porté les blessés à terre; le malheureux enfant s'est fait conduire ici.

Ma pauvre tête est aussi malade que mon cœur. Il faut que j'oublie

tout pendant quelques heures, ou que je succombe. Ah! voilà Francheville. « Mon ami, quel besoin » j'avais de te voir! viens me rattacher à la vie, me la faire aimer » encore. »

CHAPITRE VI.

Nous revenons à Brécour.

« Et Sainte-Luce, mon ami? — » Ses blessures ne sont pas dangereuses. Il peut supporter la voiture. Un chirurgien l'accompagnera jusqu'à Brécour. — Jusqu'à » Brécour! Francheville, ne serait-il pas plus sage de le laisser ici? » — Non, ma bonne amie. Il t'est très-attaché et ta présence accélérera son rétablissement. — Très-attaché! Oui, mon ami, très-attaché, trop attaché. — Trop attaché! » pourquoi? — Comment! tu ne prévois pas ce que doit souffrir un jeune » homme ardent qui aime sans espoir? Tu oublies ce que nous fûmes, » ce que nous sommes encore. — » Sainte Luce est un enfant facile à

» contenir, et je crois, ma chère
» amie, que ce qui peut arriver de
» plus heureux à un jeune homme
» qui entre dans le monde, c'est de
» s'attacher à une femme jolie, aima-
» ble et honnête. Elle n'use de son
» ascendant que pour l'éloigner des
» écueils de son âge; elle forme son
» cœur; elle le tourne au bien, et
» lorsqu'il parvient à l'âge de raison,
» il peut prétendre à tout, parce qu'il
» n'a que des qualités que sa pro-
» tectrice les fait valoir, et qu'une
» femme charmante réussit tôt ou
» tard dans tout ce qu'elle entre-
» prend. Sainte-Luce partira avec
» nous, si vous le trouvez bon. »

Sans doute une femme aimable et aimée peut tout sur son jeune amant. Mais je ne sais quel est le terme où elle s'arrêtera, si le jeune homme est fait pour plaire. On parle beaucoup aujourd'hui de ces éducations faites

faites par des femmes de trente ans. On ne voit dans leurs soins qu'amitié, pureté, délicatesse. Moi, je ne comprends pas comment ces dames font, et si Francheville n'occupait la première place dans mon cœur, s'il était possible que jamais j'en aimasse un autre, bien certainement Sainte-Luce ne me suivrait pas.

Tout est prêt; nous allons monter en voiture. Julie est assez tranquille. Je vais voir si on n'a rien oublié de ce qui est nécessaire à cet enfant.

Il est seul avec Justine. Elle lui lit..... Que lui lit-elle? Quelques pages brûlantes de la Nouvelle Héloïse. Il tient ce gant!... Malheureux gant! je donnerais de l'or pour le ravoir. Le demander, c'est y mettre toute l'importance que Sainte-Luce y attache, et je n'ai qu'un moyen de le tenir à une distance convenable

de moi, c'est de paraître considérer tout ceci comme un pur enfantillage, de plaisanter, quand il parlera sérieusement, et surtout de ne plus le baiser au front, ni ailleurs.

« Justine, je vous défends de faire » à monsieur de semblables lectures : » il a besoin de tranquillité. Il est » même inutile que vous lui donniez » des soins : j'ai besoin de vos ser- » vices. »

Je mettrai près de lui à Prévoir une femme attentive, qui ne sait pas lire et qui a cinquante ans.

Tout est préparé. La litière est à la porte. George et Philippe descendent le charmant blessé. Justine s'empresse de lui soutenir la tête. Ses doigts effleurent ses joues. Bien certainement cette femme a des projets : je les déjouerai.

Nous partons.

« Mon ami, je ne suis pas con-
» tente de Justine. — Ma chère amie,
» il faut la renvoyer. — J'y pensais.
» — Mais qu'a-t-elle donc fait qui
» rende cette mesure si nécessaire et
» si prompte ? — Je la trouve beau-
» coup trop empressée auprès de
» M. de Sainte-Luce, et tu sais com-
» bien elle est adroite et entrepre-
» nante. — Au pis aller, que peut-il
» résulter de tout cela ? Quelques
» distractions, dont on a besoin à
» dix-neuf ans, qui ne peuvent nuire
» à personne, et qui rendront Sainte-
» Luce moins importun près de toi.
» Renvoyer, par la crainte de ce qui
» peut-être n'arrivera pas, une femme
» qui nous sert depuis plusieurs an-
» nées, et qui nous sert bien, c'est
» plus que de la prévoyance, c'est
» du rigorisme, et si tu m'en crois,
» nous ne serons exagérés que dans
» notre amour. »

Il a raison. Mes craintes sont peut-être déplacées. Cependant je serais très-fâchée que cet enfant tombât dans de telles mains. De semblables liaisons ôtent le goût du beau, du bon, entraînent vers les plaisirs faciles, et un homme de dix-neuf ans, qui descend de sa place, y remonte difficilement.

Depuis quelques jours, je n'entreprends rien qui ne tourne contre moi. Je veux éloigner un jeune homme qui n'a plus sa tête à lui; les circonstances me le ramènent, me forcent à lui donner ma maison pour asile, et mes soins en dédommagement de ce qu'il souffre. Je veux congédier une intrigante: mon mari prend la chose en homme du monde, et je n'ose insister de peur de me donner en ridicule et de lui déplaire. Peut-être contiendrai-je Justine; mais Sainte-Luce? Ma position est

désagréable : je crains qu'elle devienne pénible.

Avec quel charme Francheville parle à Julie ! Elle ne répond pas encore ; mais elle écoute et c'est beaucoup : cet homme a le don des miracles. Et moi aussi je parle à l'aimable affligée. Mes expressions sont sans grâce, parce que je suis fortement émue. Mais je ne dis pas un mot qui n'exprime un sentiment, et je m'aperçois souvent que mon âme et celle de Julie sont à l'unisson. Nous sommes faits les uns pour les autres. Nous nous convenons trop pour nous quitter jamais.

Nous marchons lentement, pour ne pas fatiguer notre intéressant blessé, et le voyage ne nous ennuie pas. Chacun de nous a de quoi penser, a toujours quelque chose à dire, et le temps n'est long que pour ceux qui cherchent des idées, parce que

les chercher est le moyen le plus sûr de n'en pas trouver, et que l'absence d'idées laisse en nous un vide insupportable.

Il est constant que des occupations variées, utiles ou agréables, peuvent seules nous séparer de nous-mêmes. Il est difficile d'être avec soi, sans sentir le fardeau de son existence, et quand on est là, la vie est sans attraits.

Je bénis ma destinée, qui m'a prodigué tous les moyens d'échapper à ce triste sentiment. S'il m'arrive d'en éprouver quelqu'atteinte, je prends la main de Francheville, et je ne suis plus moi. Je vis en lui, il vit en moi, nous vivons dans Honorine. Puisse cet état durer cent ans!

Nous arrivons. On m'apporte ... Honorine. Son père et moi nous disputons le premier baiser. La chère enfant nous met d'accord. Elle passe

un bras au cou de Francheville; elle arrondit l'autre autour du mien; elle nous attire, nous approche à la fois, et ses petites joues rondelettes disparaissent en même temps. Julie nous regarde et pousse un profond soupir. Je la pénètre : Ducayla ne lui a laissé que des souvenirs.

Mais elle n'a que dix-sept ans; sa fortune est honnête, et la douleur n'est pas éternelle. Hélas! la félicité l'est-elle davantage? Cette idée me fait frémir. Je suis au point où le bonheur ne peut plus croître. Je me serre contre Francheville; je l'enlace dans mes bras; une larme s'échappe; il la recueille, il m'interroge; je lui ouvre mon âme, il me couvre de baisers; le sourire reparaît sur mes

Imprudente! Sainte-Luce est là. Il a tout vu; une douleur profonde se peint dans tous ses traits. Hé!

qu'ai-je à me reprocher, après tout ? Lui dois-je le sacrifice de mes plus douces sensations ? Non, sans doute ; mais je dois lui dérober des scènes qui l'affligent. Je ne l'affligerai plus. Je vais le loger. Je le logerai près de moi, je le verrai à tous les instans du jour ; je le traiterai avec bonté, mais avec une réserve qui l'empêchera de se déclarer. Un aveu positif me mettrait mal à mon aise, et qu'elles seraient mes ressources ? imposer silence à cet enfant ? il ne m'obéirait plus. Le plaindre, compatir à ses souffrances, le consoler, essayer de le ramener doucement à la raison ? Qui peut raisonner n'aime pas. Francheville a voulu qu'il vînt ici : il a eu tort.

Je l'ai logé dans une chambre qui n'est séparée de mon appartement que par un cabinet où est ma petite bibliothèque. J'en ai ôté tous les ro-

mans, excepté Robinson, Gil-Blas, et le Diable boiteux : un homme passionné ne peut lire que ceux-là.

Derrière cette chambre est un autre cabinet qui ouvre sur un escalier dérobé. J'en ai pris la clef. Justine n'entrera chez Sainte-Luce que quand cela me conviendra, et ce sera lorsque je serai avec lui.

Julie a trois pièces dans un arrière corps-de-logis, qui communique par une galerie à l'appartement de Francheville et au mien. Nos autres amis occupent le second étage. Ils sont dédommagés du désagrément de monter quelques degrés de plus, par l'aspect d'un paysage délicieux. Tout le monde est bien, tout le monde est content ou paraît l'être. Soulanges peut-être eût désiré que je n'arrangeasse pas les choses aussi conjugalement. Il regarde la petite Montbrun à la dérobée, et je n'aime

pas cette manière de regarder. On est franc et ouvert avec la femme pour qui on n'a que des sentimens honnêtes : Sainte-Luce me regarde en face. Au reste, je ne crois pas Soulanges capable de suivre un plan de séduction.

Sept à huit personnes, qui habitent ensemble, n'ont pas toujours quelque chose à se dire, et il est bon de se séparer avant que la conversation languisse. C'est alors que le travail devient une distraction nécessaire. C'est après avoir travaillé une heure ou deux, qu'on se retrouve avec plaisir, et que les idées renaissent. « Nous travaillerons, n'est-il » pas vrai, mesdames? Voyons, dis- » tribuons le temps.

» On se levera quand on voudra. » Moi, j'aime le lit, parce qu'Hono- » rine vient m'y trouver, et me fait » de petits contes, de petites ca-

» resses, qui me plaisent beau-
» coup.

» Le déjeuner à dix heures. En-
» suite le billard, le volan, le siam,
» ou la promenade à pied, à cheval,
» en calèche, selon le temps et les
» goûts.

» A midi, réunion au salon. Des
» livres, des échecs, le trictrac pour
» les messieurs. Pour vous, mes-
» dames, la broderie, le feston, la
» tapisserie. Pour moi, la leçon de
» lecture à Honorine. Je la donne
» moi-même, parce qu'une mère ne
» compte ni le temps, ni les difficul-
» tés, et qu'assez ordinairement un
» maître ne s'occupe que de son ca-
» chet. Je la donne en jouant, en
» folâtrant, parce que l'enfance est
» ennemie de la contrainte. Je con-
» nais un homme, qui a fait de très-
» bonnes études, et qui n'a pas ou-
» vert Virgile depuis qu'il a quitté

» les bancs, par la seule raison qu'il » a appris le latin malgré lui.

» A deux heures, la conversation » et la lecture des journaux, qui ne » sont ni fort amusans, ni fort utiles. » Mais il faut savoir le titre de la » pièce nouvelle et le nom de la dé- » butante.

» A trois heures, chacun se retire » chez soi, pour la toilette, ou ce » qu'il juge à propos de faire.

» A quatre heures, le dîner.

» A cinq heures... —Ah! madame! » madame! dîner dans une heure! » n'être qu'une heure à table! c'est » insoutenable, impossible. — Ne » vous fâchez pas, mon cher du » Reynel. A six heures, le café, la » liqueur, puis les folies, tant qu'on » voudra, tant qu'on en pourra faire.

» Le lendemain, même distribu- » tion du temps, avec des occupations

» et des jeux différens, qui seront
» arrêtés de la veille.
» — Ma chère amie, tu nous mets
» au couvent. Mais la jolie supé-
» rieure nous le fera aimer. — Ma-
» dame de Francheville oublie que
» nous ne sommes pas heureux en
» statuts et en réglemens. Nous en
» avons faits dans une occasion im-
» portante, qui n'ont été observés
» que deux heures. — M. de Sou-
» langes, c'est qu'alors les parties
» intéressées grillaient de les violer.
» Aujourd'hui l'amour et l'amitié ne
» sont plus en opposition, et trou-
» vent du temps pour tout. — Je me
» rends, madame, et j'approuve. —
» Et moi aussi. — Et moi aussi.
» — Parbleu, nous pouvons com-
» mencer de suite à suivre les régle-
» mens de notre charmant législa-
» teur : il est deux heures, et voilà
» George qui nous apporte les jour-

» naux. Dis-moi, mon aimable
» amie, est-on obligé de les lire
» tous? — Non, Francheville; on
» n'y tiendrait pas. Le journal du
» Commerce à Montauban : il donne
» le prix du sucre et du café. Celui
» de l'Empire à Soulanges, pour le
» punir d'aimer Voltaire. Les petites
» Affiches à du Reynel : il y trouvera
» de jeunes personnes de dix-huit à
» vingt ans, *bien élevées, d'un phy-*
» *sique agréable*, et qui désirent
» se placer chez un homme *seul*. A
» toi, mon ami, le journal de ton
» département : tu y apprendras
» peut-être quelque chose de ce qui
» s'y passe. Le Moniteur à M. de
» Sainte-Luce : il a besoin de som-
» meil. Pour nous, madame, le jour-
» nal des Arts : il ne paraît que deux
» fois la semaine; nous ne serons pas
» les plus mal traitées.

» — Messieurs, messieurs, un prix

» à gagner. L'Académie de la capi-
» tale de mon département propose...
» — Quoi, mon ami? quelque dé-
» couverte en agriculture? nous n'y
» entendons rien. — Bien mieux que
» cela, Fanchette. — Je devine,
» moi. Depuis que je suis ici, je n'ai
» mangé qu'un aloyau, et... — Que
» voulez-vous, du Reynel? Dans
» notre vieille Provence le bœuf n'est
» pas commun. — Et sans doute,
» l'Académie propose d'en faire avec
» du mouton. — Hé! non; hé! non:
» quelle absurdité! Ecoutez-moi. —
» Ecoutons le préfet.

» — *Une médaille d'or du poids*
» *de cinq cents francs, à l'auteur*
» *qui prouvera le mieux qu'au phy-*
» *sique comme au moral, tout n'est pas*
» *mal ici bas.* Et en note : *l'ou-*
» *vrage doit être en prose, court,*
» *gai, sans profondeur ni raison-*
» *nement.*

» Oh ! ma foi, je n'entends rien à
» ce programme là. — Ni l'Académie non plus, peut-être. Mesdames,
» c'est à vous à relever le gant. —
» Vous êtes un impertinent, M. de
» Soulanges. — Ne nous fâchons pas
» si vite, ma bonne amie. Je trouve,
» moi, que votre mari vient de nous
» faire un compliment. Prouver une
» abstraction gaiement, brièvement,
» sans érudition, sans développemens, n'est certainement pas chose
» facile. Acceptons le défi, et défions
» ces messieurs à notre tour. Soit,
» dirent ensemble toutes les bouches.
» Mesdames et messieurs, reprit
» du Reynel, vous n'entendez pas la
» cloche, et je soutiens aux Académies nées et à naître que tout est
» très-mal pour qui a faim et ne dîne
» pas. »

CHAPITRE VII.

Le concours.

Ce petit Sainte-Luce a toujours quelque prétexte pour me retenir près de lui. Il veut concourir aussi, dit-il; il sent le besoin d'être dirigé par une personne de goût, et il me prie de lui donner des conseils : il me fait bien de l'honneur. Tantôt il prétend que sa vieille garde lui présente tout trop chaud ou trop froid; tantôt que ses ligatures sont trop serrées ou trop lâches; il se garde bien de me rien demander; mais il est si reconnaissant de ce que je fais pour lui! il exprime ce sentiment avec un feu! il n'y a que le mot à changer. Mais ce mot, j'espère qu'il n'osera jamais le dire.

Savez-vous où il cache ce gant?

dans un des plis du mouchoir qui lui enveloppe la tête, un madras à noi, que mademoiselle Justine lui a donné, et que bien certainement il ne me rendra pas plus que le gant. Ah ! laissons-lui tout cela : il faut des hochets à l'enfance.

Par exemple, voilà qui passe la plaisanterie. Je lui présente une potion, et il tient un de mes doigts sous les siens. Il est rouge comme une cerise, il me regarde, et oublie le breuvage. « Otez votre main, M. de » Sainte-Luce. — Madame... ma» dame... — madame vous prie d'ô» ter votre main ; elle n'aime pas ces » libertés-là. — Des libertés, ma» dame ! des libertés ! vous me croi» riez capable d'en prendre avec » vous ! » Et il retire précipitamment sa main, je dégage la mienne ; la potion tombe sur son lit, sur son turban, sur sa charmante figure....

La mère Dupont s'y prend si gauchement pour réparer le désordre! Elle lui barbouille tout le visage : c'est l'amour travesti en ramoneur. « Donnez-moi ce linge, madame » Dupont. De l'eau tiède... » A quoi pense-t-il donc? Je crois en vérité... Je n'en saurais douter. Sa couverture... Fiez-vous à des enfans de ce genre-là. Bien certainement je n'approcherai plus de son lit.

Je repasse au salon. Francheville y a fait établir sept à huit tables, bureaux ou pupitres. C'est l'heure du travail, et chacun se frotte l'oreille, le front, ou le menton. J'éclate de rire, et le rire gagne et se communique, et les idées se perdent, et on me gronde, et je ris plus fort; en riant, en sautant, en chantonnant, je m'assieds devant le bureau qu'on m'a laissé. Je me frotte l'oreille à mon tour, en cherchant une

épigraphe ; je n'en trouve point, et je prie ces messieurs de m'en donner une, s'ils en ont de reste, car une épigraphe est ici de première nécessité ; une épigraphe est à un ouvrage académique ce qu'est un texte à un sermon, un prologue à une pantomime, et une épigraphe donne à une femme un air d'érudition ! Ah !

« Messieurs, messieurs, revenons » sur notre premier jugement, et convenons qu'un journal est quelque » chose de fort utile. Nous voilà » tous occupés, très-occupés, et » que nous fassions bien ou mal, » nous aurons employé quinze à » vingt heures, grâce au journal du » département. — Hé ! madame, » sous ce rapport-là, tout est utile » jusqu'aux chenilles : les écraser, » c'est toujours faire quelque chose. » — Allons, allons, une épigraphe. » Donnez-moi donc une épigraphe.

» — Ma chère amie, tu fais un bruit
» affreux. — Hé! que t'importe,
» Franc'eville? écris tout ce qui te
» passera par la tête, et je te réponds
» du prix. Quand on te saura au
» nombre des concurrens, on s'ar-
» rachera les yeux pour lire ton
» nom à travers le papier, et s'il est
» trop épais, on levera la bande avec
» une innocente adresse, on te pro-
» clamera et le public applaudira : il
» est tout simple que le préfet soit le
» plus bel esprit de son département.

» Ah! çà, vous ne voulez pas me
» donner d'épigraphe? — Hé! ma
» bonne amie, nous en cherchons
» pour nous. — Justine, apportez-
» moi des diablotins..... Voyons cela.
» Finissez donc, messieurs, finis-
» sez donc. Vous videz mon cornet,
» et il ne me restera pas une devise.

» Voici la mienne, s'écrie du
» Reynel.

Le bon vin et la bonne chère
Font tout oublier sur la terre.

» — Hé ! celle-là est assez analogue » au sujet. — Madame, en voilà une » qui vous convient à merveille.

En tous lieux elle est la plus belle ;
Elle est l'objet de tous les vœux.
Elle soumet jusques aux dieux :
Apollon écrira pour elle.

» — Finissez donc, monsieur de » Soulanges ; vous me faites rougir » jusqu'aux yeux. — Et la devise vous » en convient davantage. Oh ! la mé- » chante ! elle déchire l'innocent pa- » pier. »

Je m'attache à une devise fort insignifiante, mais très-modeste. Chacun cherche, choisit ce qui a rapport à son goût, à son caractère, et pendant qu'on écrit, Honorine croque les diablotins.

La pauvre petite Julie ne prend

aucune part à ces jeux. Elle sourit de loin en loin; mais c'est de ce rire machinal, qui annonce une tête vide et fatiguée, et qui affecte péniblement ceux qui en sont les témoins. Je me reproche mes folies : la gaieté des autres est une insulte à nos maux. Je vais à elle, j'avoue l'inconvenance de ma conduite; je la prie de me la pardonner. Elle m'embrasse et pleure. Francheville se lève, lui prend la main; elle se laisse conduire. Il la mène dans les bosquets. Il sait ce que peut sa voix sur cette infortunée. Il nous la ramènera plus calme; il finira par la consoler, et je l'en aimerai davantage.

L'aimer davantage! nos facultés ne sont-elles pas bornées? N'épuise-t-il pas déjà toutes les miennes?

Savez-vous ce qu'a imaginé Sainte-Luce pour me rappeler près de lui? Il attire Honorine avec des frian-

disez, dont mademoiselle Justine ne le laisse pas manquer. Je montre à lire à l'enfant. Il s'est établi son maître d'écriture ; et il a une main superbe, et raisonnablement je ne peux rien opposer à la prétention qu'il annonce. La lecture et l'écriture se rapprochent tellement qu'il est difficile de ne pas fondre les deux leçons en une. Il espère en secret que je serai là, que j'unirai mes soins, mes efforts aux siens, que je lui saurai gré de ce qu'il fait pour ma fille, et mon amitié, et ma présence le dédommageront de son travail. Il y a bien quelque chose de vraisemblable dans son petit plan. Mais comme il se lève maintenant pendant quelques heures, il voudra bien donner sa leçon dans une salle commune, où il sera distrait de manière à ne pas retomber dans l'état... vous vous rappelez? lorsque j'ai voulu être

plus

plus adroite que la mère Dupont....

Il me lit le commencement de la pièce qu'il compte envoyer au concours. *Besoin d'aimer est à notre âme ce que le soleil est aux fleurs.*

Voilà son épigraphe. Il écrit le roman de son cœur. Tout est bien, dit-il, tout est au mieux pour l'amant fortuné, et il s'agit de prouver que tout n'est pas mal ; ainsi, il ne remplit pas les conditions voulues par l'académie. Mais il écrit, il lit avec une chaleur, un charme inexprimables. A chaque page, je trouve une application, et si je prends un air réservé, il comble Honorine de caresses : il pressent qu'une bonne mère passe bien des choses à qui chérit son enfant. Il embrasse ma fille avec une ardeur, qui m'alarmerait si elle avait cinq ou six ans de plus, et en l'embrassant, il me regarde à la dérobée, mais avec une

expressifs! hélas! il cherche des prestiges, il se nourrit d'illusions. Quand il serre Honorine dans ses bras, quand elle lui rend ses baisers, il croit embrasser sa mère, la presser sur son cœur, la sentir répondre à ses transports.

Rien ne m'échappe et je me rends impénétrable. Paraître m'apercevoir de quelque chose, ce serait le porter à parler, et si le mot *amour* s'échappait de sa bouche, je n'aurais plus la puissance de l'arrêter.

Comme il doit peindre le sentiment, d'après sa manière d'écrire! Avec quel plaisir l'écoutera celle à qui il sera permis de l'aimer! Mais quand pourra-t-il goûter les douceurs d'un engagement raisonnable et assorti? Hé! mon Dieu, mon Dieu, de quoi m'occupai-je là! Je reviens aux mêmes idées sans m'en apercevoir : je crois même les répéter

sur le papier.... Un enfant de dix-neuf ans !

Francheville est aussi pénétrant que moi. Il démêle tout ce qui se passe dans cette âme neuve et pleine de candeur. Assez souvent il m'en parle le soir, et il en rit jusques aux larmes : je ne vois pas de côté plaisant à tout cela. . . .

Julie revient peu à peu à son caractère. C'est un composé de sensibilité, de douceur, de bonté. Son retour à elle-même est l'ouvrage de Francheville. Elle trouve, dit-elle, dans sa conversation un attrait qui lui fait tout oublier. Ah ! je le crois ! sa douleur, au reste, ne pouvait être que celle d'une tendre fille, à qui la mort enlève un père chéri. Jamais Ducayla ne lui a inspiré ce délire du cœur et des sens, qui est la félicité suprême, et dont elle ne doit pas même avoir d'idée. Oh !

c'est lorsqu'on s'identifie avec l'objet de son amour, qu'on n'existe que par lui et pour lui, qu'on lui doit une suite de jouissances, que chaque jour, chaque instant rendent plus vives, qu'il est affreux de le perdre. J'ignore si on peut lui survivre.

Soulanges ne regarde plus du tout la petite Montbrun. S'est-il aperçu que je l'observe, et se flatte-t-il de m'abuser? Les hommes dissimulent si gauchement! Un homme bien élevé, qui manque d'attention pour une fille aimable, a certainement des motifs sur lesquels il cherche à faire prendre le change. Rose a constamment les yeux fixés sur Soulanges. Une fille décente, qui regarde continuellement un joli homme, est nécessairement entraînée par un sentiment irrésistible; mais elle n'a rien à se reprocher encore. De bons principes préviennent long-temps une pre-

mière chute; on ne la fait pas sans une confusion, qui se décide à chaque instant, et le séducteur est le dernier qu'on ose fixer. Ainsi Soulanges ne s'est pas positivement déclaré, puisqu'on ne le redoute pas; mais il emploie des moyens secrets de plaire, et il plaît.

Il connaît l'adresse et la facilité de Justine. Peut-être joue-t-elle un rôle important dans cette affaire, et si elle obtient la confiance de la petite Montbrun, elle la perdra infailliblement.

Il est convenu que demain nous nous lirons ce que nous avons fait pour le concours, et peut-être demain démêlerai-je les sentimens positifs de Soulanges et de Rose : il est, je crois, impossible d'écrire sans laisser percer quelque chose des sensations qui nous affectent le plus ordinairement, et les lumières que j'ai

99924

déjà acquises me guideront dans les ténèbres où le cœur humain cherche à s'envelopper. Il faut sauver cette jeune folle sans expérience d'elle-même, ni des autres.

Nous montons en voiture, pour aller dîner à une lieue d'ici. Soulanges se place dans la berline où est sa femme, sa femme qu'il n'aime plus, moi qu'il n'aime pas, et du Reynel, dont on ne peut tirer une phrase qui n'ait rapport à la gastronomie : il y a affectation dans cette conduite de Soulanges.

Rose est dans la calèche avec ses parens et Julie. La pauvre petite allonge le cou à se le démonter, pour voir son Soulanges, qui a la cruauté de se tenir dans le fond de la berline. Non, elle n'a rien à se reprocher encore, puisqu'elle croit n'avoir pas besoin de dissimuler ; et quand les circonstances l'exigent,

nous dissimulons toutes, par instinct, quand ce n'est point par raisonnement.

Comment Montbrun et sa femme ne s'aperçoivent-ils de rien? Peut-être considèrent-ils cette préférence de Rose comme un enfantillage ; peut-être croient-ils à l'inviolabilité de la maison de Francheville ; peut-être sont-ils persuadés de l'honnêteté de Soulanges. Cette sécurité fait leur éloge, mais n'a pas de fondement. Tel, qui rougirait de la seule pensée de prendre un anneau à la mère, lui ravit sa fille sans scrupule, et tire vanité dans le monde du désespoir où il a plongé une famille. Voici un paragraphe qu'Honorine lira au jour. Mais revenons.

Je voulais laisser Sainte-Luce à Brécour. Il m'a regardée d'un air si suppliant, que je n'ai pas eu la force d'insister. Il voulait monter dans la

berline ; j'ai exigé qu'il prît sa litière, dont cependant il pourrait se passer. Mais je ne veux pas qu'il touche mes pieds, mes genoux, pas même ma robe.

Francheville monte un superbe cheval avec l'aisance et la grâce qu'il met à tout ce qu'il fait. Il voltige de la calèche à la berline, et je le renvoie de la berline à la calèche : il se doit à Julie, et ses soins ont tant de succès !

Nous arrivons, et le premier soin du propriétaire est, selon l'usage, de nous faire voir ses parterres, son potager, son parc. Il a des plantes exotiques, dont il sait à peine le nom, dont il ignore les propriétés, qui ne flattent ni la vue, ni l'odorat, mais dont il fait un cas infini, parce que son voisin ne peut offrir à l'amateur que l'œillet, la rose et le jasmin. Pauvres humains ! Tous prétendent

à une supériorité quelconque, et la plus frivole suffit souvent à leur amour-propre.

Le parc est vraiment délicieux. C'est la nature embellie, et l'art se cache partout. Voilà une grotte qui me rappelle celle d'Eustache, et les premiers jours de mon bonheur. Il faut que je m'arrête ici : je crois voir un temple partout où je trouve un souvenir.

Du haut de la roche, s'échappe une source, qui tombe en cascade dans un bassin dont les bords sont garnis d'un gazon frais et verd, sur lequel je suis assise. Sainte-Luce est resté sous le prétexte d'amuser Honorine. La petite court après des papillons.

.... Malheur!.... malheur, peut-être irrémédiable.... Elle s'est élancée, elle est tombée.... Sainte-Luce part avec la rapidité de l'éclair....

Ah! [illegible]spire : Honorine est dans ses bras.

Emportée par sa vivacité, elle a suivi un papillon ; elle s'est précipitée dans le bassin. Sainte-Luce y est arrivé avant moi. Il a de l'eau jusqu'aux épaules et ses blessures ne sont pas fermées! il met mon Honorine sur mes genoux ; il me fait remarquer la tranquillité de l'enfant. Il me conjure de me calmer. Bon, excellent jeune homme!

Oh! je lui dois la vie de ma fille et peut-être la mienne. Sans lui, il est vraisemblable que nous périssions toutes deux. Chère enfant ; toi que j'ai cru perdue et que je retrouve, viens, viens sur mon cœur, sur mon sein.... Et vous, vous, qui me l'avez rendue, recevez le témoignage de la plus juste, de la plus vive reconnaissance.....

Insensée, qu'ai-je fait! je l'ai pressé

dans mes bras ; je l'y ai pressé avec transport ; j'ai senti ses lèvres brûlantes.... « Sainte-Luce, que faites-» vous ? Laissez-moi, laissez-moi, » vous dis-je. Comment, monsieur ? » vous tombez à mes pieds ! que si-» gnifie cette attitude ? que préten-» dez-vous ? me faire acheter le bien-» fait, en perdre tout le prix, me » forcer à désirer qu'un autre ait » sauvé mon Honorine..... » Sais-je ce que j'ai ajouté ? Nos amis, les maîtres du château n'étaient pas à cent pas. Sainte-Luce pouvait être vu embrassant mes genoux, et le trouble inséparable d'un pareil moment ne m'eût pas servi d'excuse. Je m'éloigne à grands pas, entraînant, portant Honorine. J'appelle Francheville à haute voix ; j'ai besoin d'un appui contre un jeune homme, qui tout à coup a passé de l'extrême timidité à l'aveu le plus clair, aux

expressions les plus délirantes.. Hé! qu'ai-je à lui reprocher? Ne l'ai-je pas encouragé par mes caresses? elles étaient innocentes; mais quelle explosion elles ont produite! et ne devais-je pas la prévoir?

Des mots entrecoupés apprennent à Francheville le danger qu'a couru sa fille, et lui font connaître son bienfaiteur et le mien. J'avais envie de lui parler des détails : ce parti était le plus sage sans doute. Hélas! je n'ai pas eu la force de l'adopter.

Il prend sa fille et court avec elle vers le château. Je le suis, appuyée sur le bras de Montbrun, dont j'ai un extrême besoin. Nous déshabillons la petite; nous la couchons. Elle nous sourit, et me demande des bonbons. Heureux âge, où tout est vie, et où on n'a pas encore d'idée de sa destruction.

« Et ce malheureux, mon ami, ce

» malheureux, qui s'est précipité » dans l'eau, et dont les blessures » sont encore saignantes ?.... Il en » mourra peut-être. » Francheville ne me laisse pas achever. Il court, il vole, il revient. Il soutient l'intéressant jeune homme. On le met sur un lit : il était temps.

Francheville l'a trouvé à genoux à la place même où je l'ai laissé. Il tenait dans sa main quelques marguerites, que j'avais cueillies pour Honorine, et que j'ai laissé échapper au moment de sa chute. Il les a mises sous son oreiller, et c'est Francheville qui me raconte tout cela avec un ton d'aisance qui me confond. Il est sûr de moi, sans doute. Mais ne sent-il pas combien il est désagréable, fatigant pour une femme d'avoir à contenir sans cesse un jeune homme, dont la passion paraît s'accroître chaque jour?

« Je le répète, mon ami; il faut
» éloigner M. de Sainte-Luce; il le
» faut absolument. Son fol amour
» l'attache ici, l'y fixe, et lui fera
» perdre ses plus belles années et son
» état à venir.

» — Eloigner un homme recom-
» mandé par madame d'Elmont, l'é-
» loigner avant son entière guérison,
» et cela, parce qu'il fait cas aujour-
» d'hui de quelques marguerites que
» tu as touchées, et auxquelles de-
» main il ne pensera plus! Comment
» colorer ce brusque départ? Com-
» ment nous sauver du reproche
» d'avoir chassé de chez nous celui
» qui nous a conservé notre enfant,
» qui a tout bravé pour y parvenir,
» et qui peut-être sera victime de son
» dévouement? Il faudra donc avouer
» notre véritable motif, nous résî-
» gner à passer, moi pour un jaloux,
» toi pour une prude. En vérité, ma

» chère amie, je n'y puis consen-
» tir. »

Pour une prude! faut-il, pour éviter cette qualification, attendre que.. Hé! sa bouche n'a-t-elle pas touché la mienne? ne s'y est-elle pas fixée? Mais Francheville ne sait pas cela.

Si je lui dis, Sainte-Luce partira; mais il perdra son protecteur, tout espoir de s'avancer dans le monde. Dois-je le punir aussi cruellement d'une étourderie qui n'a pas eu de témoins, et dont je pourrai toujours prévenir les suites? Ce serait une atrocité.

La fièvre vient de le prendre. Francheville donne l'ordre de le reconduire à Brécour. Ne manquera-t-il de rien? Sera-t-il convenablement soigné pendant mon absence? Si je retournais avec lui..... si..... si..... : cela n'est pas possible.

Madame Montbrun se propose ; ne puis-je croire ce qu'elle se permet ? Non, non, elle a quarante ans, et moi.... je bénis madame Montbrun.

Quel triste dîner j'ai fait là ! Ma pauvre tête est pleine d'une foule d'idées qui se heurtent, se confondent, et ne me laissent pas un moment de repos.

Mon premier soin à notre retour est de m'informer de son état. La fièvre a cessé, et cependant, me dit-il, son mal augmente à chaque instant. Ah ! je sais bien quel est ce mal, et je n'y peux apporter de remède.

Voyons, quelle conduite tiendrai-je à l'égard de ce jeune homme qu'on ne veut pas éloigner ? Lui parler de ce qui s'est passé, c'est le rendre à son délire ; lui marquer du mécontentement, de la sévérité, n'est pas un moyen sûr de le réduire

au silence. Quelque chose que dise une femme tendrement aimée, elle provoque, elle amène une réponse, l'amour se reproduit, la discussion s'engage, se prolonge, et écouter, n'est-ce pas en quelque sorte autoriser des espérances... des espérances! s'il était capable d'en concevoir! s'il me faisait cet outrage... Je paraîtrai n'attacher aucune importance à ce qu'il m'a dit, à ce qu'il a fait; je paraîtrai avoir tout oublié..... Mais oublier aussi facilement, n'est-ce pas encourager une continuité d'aveux, de plaintes auxquelles je ne sais que répondre. M. de Franchéville avait bien affaire de recevoir ce jeune homme chez lui, de l'y ramener de Toulon. Je lui ai dit ce que je pouvais dire; j'en ai dit assez pour le déterminer à prendre des mesures promptes et sérieuses, et il garde ici Sainte-Luce, il le garde

malgré moi. Je ne sais où j'en suis. Il faut que je m'étourdisse sur tout cela, que je cesse de voir celui..... Cesser de voir l'homme à qui je dois la vie de mon enfant! il m'accusera d'ingratitude, moi, qui réunis au plus haut degré tous les sentimens que peut concentrer le cœur humain. Hé bien! qu'il me croie ingrate, qu'il me mésestime, qu'il me haïsse, qu'il m'oublie; c'est ce qui peut lui arriver de plus heureux..... Et à moi aussi.

« A quoi penses-tu donc, Fanchette? Tu oublies que c'est aujourd'hui que doit se faire la lecture des pièces destinées au concours. — Mon ami, je m'en occupais. — Et rien n'est disposé encore. George, faites-nous arranger une espèce de tribune. Voyez s'il n'y a pas là haut quelque fauteuil antique qu'on juchera sur une

» table; un pupitre devant le fau-
» teuil; des siéges rangés circulaire-
» ment; ce qu'il faut pour écrire nos
» réflexions sur ce que chacun de
» nous va lire. Il est fort agréable
» pour ceux qui vont s'exposer aux
» traits de la critique, de prendre
» leur revanche par anticipation, et
» il faut que la critique soit quelque
» chose de bien beau, de bien grand,
» car je prends déjà l'air d'impor-
» tance, le ton tranchant, qui an-
» noncent que je suis pénétré de la
» dignité de mes fonctions. Allons,
» Montbrun, à vous. »

Ce que j'avais prévu est arrivé. Chacun a traité son sujet d'après ses goûts, ses habitudes, son caractère.

Montbrun trouve dans le commerce l'unique remède au mal physique et moral. C'est le commerce, dit-il, qui rapproche, qui

unit les hommes ; c'est cette union qui rend chaque individu fort de la force générale. Il est vrai que le commerce brouille les peuples quelquefois. Mais ils s'égorgent avec des égards, des procédés, une générosité qui honorent l'humanité, et dont les principes imprescriptibles sont consignés dans un beau livre, intitulé : *Du droit des gens*.

On s'attend bien que du Reynel trouve l'oubli de tous les maux dans les plaisirs de la table. Un gastronome, dit-il, s'occupe de son dîner dès la veille, ainsi il est bercé par des songes agréables ; il se réveille entre les bras de l'espérance, qui ne le quitte que pour le jeter dans ceux de la jouissance : c'est le moment où il se met à table. Il digère paisiblement le reste de la journée : quand serait-il accessible au mal physique et moral ?

« Et la goutte, dit Francheville? » — Je ne l'ai pas; ainsi tout est bien » pour moi. »

Les critiques observent à ces messieurs qu'ils sont longs, diffus, obscurs; qu'il faut aider à la lettre et même à la pensée. Ces messieurs ont le bon esprit de ne pas se fâcher, chose rare, et par conséquent remarquable. Ils répondent qu'ils ont cherché à s'amuser, sans prétention au prix, et voilà la critique désarmée.

J'attendais Soulanges. Je ne perdrai pas un mot de ce qu'il va lire.

Il parle assez éloquemment des maux de toute espèce qui affligent ce pauvre globe, et il s'étend sur les moyens de calmer les douleurs les plus vives, les chagrins les plus cuisans, d'ajouter au bonheur même. Le plus puissant, selon lui, c'est d'ouvrir son cœur à l'amitié, de l'y faire régner exclusivement. Il n'en-

tendre point parler de cette amitié froide et intéressante qui unit deux êtres du même sexe, mais de celle qu'éprouvent l'un pour l'autre un homme et une femme honnêtes et délicats. Eux seuls connaissent cette confiance absolue, cette douce intimité, ce charme qu'on ne peut décrire, mais dont on jouit si parfaitement. Il pare ses pensées des grâces du style et des images. Changez le mot, c'est l'amour qu'il a peint; c'est l'amour qu'il présente à l'inexpérience sous le nom de l'amitié.

Sa figure s'anime, ses yeux parlent. Rosé ne pense pas à cacher le plaisir qu'elle trouve à l'entendre. Ses joues se colorent, son sein s'agite, un doux frémissement règne partout son corps.

Francheville attaque fortement l'ouvrage; il fait tomber tout cet échafaudage d'amitié chimérique.

Rose marque de l'humeur. Il est dur de renoncer à des illusions flatteuses ; il est heureux d'être détrompé, et Francheville, sans s'en douter, a commencé ce grand ouvrage. Je le seconderai.

Soulanges me présente la main et me conduit à la tribune. Je lis, je lis mal ; Francheville rit, l'auditoire est glacé. Peut-être ce que j'ai fait n'a pas le sens commun. Je ne suis pas d'ailleurs dans une situation à faire valoir quelque chose. Pourquoi me suis-je avisée d'écrire ?..... Bon ! ne vais-je pas mettre de l'importance à ces bagatelles-là ?

Sainte-Luce me succède. Il est aussi loin du programme que la comète l'est de la terre. Mais ce qu'il lit est bien, très-bien fait, trop fortement senti, trop bien lu. En vérité, cette manière de lire m'embarrasse, Francheville éclate de rire.

Il s'écrie qu'on ne peut écrire ainsi sans être amoureux, très-amoureux. Sainte-Luce se déconcerte; il descend de la tribune, humilié, rouge de dépit. Pauvre enfant! je souffre pour lui.

Julie n'a rien écrit et s'excuse : elle n'en avait pas besoin.

Rose ne peut vaincre sa timidité : qu'objecter à cela?

Madame Montbrun assure n'avoir jamais écrit que des lettres de voiture et des connaissemens : on paraît assez disposé à la croire; on n'insiste pas.

Madame de Soulanges a réfléchi qu'une femme qui donne de la publicité à ses écrits, se charge presque toujours d'un ridicule. Elle n'a pas le travers de vouloir passer pour un bel esprit; elle refuse de lire.

Est-ce une leçon qu'elle veut me donner?

donner ? Ma foi, je la [illegible] et je la reçois volontiers.

« A ton tour, aimable et inexorable critique. Tu n'as ménagé personne : tiens-toi bien. — Parbleu, ma chère amie, je n'ai pas la prétention d'avoir mieux fait que les autres. Je me suis amusé à vos dépens ; vous allez prendre votre revanche. George, distribuez des clefs forées : je vais commencer.

» — Bravo ! bravo ! Comment donc, mon ami, voilà qui est très-supérieur à ce que nous avons entendu. — Très-supérieur, ma chère amie, c'est un peu fort. Ce n'est pas ton esprit qui juge, c'est ton cœur. — Tu vois que ta femme n'est pas la seule qui pense ainsi : tous nos amis te comblent d'éloges. — L'Académie pourrait fort bien n'être pas de votre avis. — Hé ! une académie ne se trompe-t-elle

» jamais? Confie-moi ton manuscrit. Je prierai M. de Sainte-Luce de » le copier. »

J'ai parlé, et le jeune homme a déjà le cahier entre les mains. Il ne court pas encore ; il trotille jusqu'à sa chambre. Il va travailler sans interruption, j'en suis sûre, et j'aurai ma copie avant la fin du jour.

Prévention, vanité, faiblesse de femme, va-t-on dire. On dira tout ce qu'on voudra : je ne peux résister au désir d'insérer ici la pièce de Francheville.

CHAPITRE VIII.

Tout n'est pas mal.

Trick s'était éloigné du monde, qu'il haïssait sans trop savoir pourquoi. Il habitait un coin de terre, qui lui appartenait dans la vallée de Chamouni. Malgré sa misanthropie, il y pratiquait les vertus patriarchales, qui distinguent les peuples qui ont conservé quelque trait de leur physionomie primitive. Il exerçait l'hospitalité envers ceux que la curiosité, ou le goût de l'observation conduisait aux glaciers. Sa haine des hommes n'altérait ni sa candeur, ni son désintéressement, et il était amoureux comme un solitaire, qui vit habituellement avec son cœur et sa maîtresse.

Mademoiselle Crettle était fort jolie et fort sensible. Seule avec M. Trick, elle l'écoutait avec plaisir, parce qu'il était beau, et que d'ailleurs elle ne pouvait entendre que lui. Elle crut que le respect que lui inspiraient les vertus simples de son maître, que l'intérêt qui naissait de la peinture naïve de ses sentimens étaient quelque chose de plus que de l'amitié, et jusque-là tout allait bien: croire qu'on a de l'amour, c'est être bien près d'en avoir.

Le diable, qui se mêle des affaires des patriarches, comme de celles des réprouvés, amena dans la cabane de Trick un pâtre plus jeune et plus beau que lui, qui demanda du pain, du lait, et de l'emploi.

Un patriarche, un misanthrope, ont leur petite vanité comme les gens du grand monde. Trick passait déjà pour un homme riche : il fut flatté

de l'idée d'avoir un serviteur. Il remit à Wolf la garde de son troupeau, et Crettle, obligeante envers tout le monde, se chargea de lui porter aux champs le plat de lentilles et le fromage à la crême.

Crettle, très-ingénue, pensait que l'homme qu'on doit préférer est celui qu'on aime le plus. Ce raisonnement est un peu suisse : elle eût peut-être pensé différemment après un séjour de six mois à Paris. Qu'elle eût tort, ou raison, la disposition à aimer qu'elle éprouvait depuis quelque temps, se tourna tout à coup en faveur de Wolf. Dès ce moment, la conversation sentimentale de Trick lui parut ce qu'elle était, monotone, très-monotone, et ennuyeuse, lorsque le causeur n'inspire plus d'intérêt.

Wolf, de son côté, trouvait la petite Crettle très-séduisante, et comme on est vrai en proportion du plus ou

du moindre éloignement, où on se vient de la nature, Wolf dit un jour à Crettle : je t'aime. Crettle répondit : je t'aime aussi.

Et comme on n'a nul intérêt à cacher ce qui fait plaisir, et ce qui ne nuit à personne, ils dirent tous deux à Trick, en rentrant dans la cabane : maître, nous nous aimons.

Trick frissonna, pâlit, rougit et chercha dans sa tête les moyens de conserver sa petite Crettle. Il en trouva un, qui lui parut infaillible : il proposa d'épouser. « Voulez-vous, » maître, que je vous épouse, lors» que j'en aime un autre? Je serais » malheureuse, Wolf le serait, vous » le seriez aussi de n'être pas aimé, » et il vaut mieux qu'il y ait un mal» heureux que trois. »

Trick essaya de répondre à un raisonnement, qui était sans réplique. Crettle passa son bras sous celui de

Wolf; de l'autre main, ils tenaient chacun leur petit paquet. Ils saluèrent Trick et partirent.

« Où allez-vous donc, leur cria-» t-il? — Nous marier. — Et de quoi » vivrez-vous? — Wolf trouvera » partout des moutons à conduire, » et moi un ménage à soigner. »

Oh! les femmes, disait Trick, en se renfermant chez lui, les femmes sont plus haïssables encore que les hommes. L'ingrate! Je l'aimais assez pour l'élever jusqu'à moi, et elle me préfère un malheureux berger! Il ne réfléchissait pas que pour une fille de seize ans, il n'y a qu'un homme au monde, et celui-là a tout.

Trick resta deux jours enfermé dans sa cabane. Il avait encore la faiblesse d'aimer Crettle, et il ne voulait pas que ses voisins fussent témoins de sa douleur. Nous avons quelquefois des peines, qui ne sont

que des ridicules : ce sont à peu près celles que nous n'osons avouer.

Cependant comme la douleur est à charge à un misanthrope comme à un autre, Trick pensa qu'il ferait bien de se défaire de la sienne, et il se décida à se rapprocher un peu des hommes.

Comme on n'est jamais plus gai qu'à table, en Suisse ainsi qu'ailleurs, il sortit pour choisir le plus gras de ses agneaux. Le troupeau, abandonné à lui-même, pendant deux jours, s'était dispersé. Trick courut toute la journée pour le rassembler, et en courant il disait : à quelque chose malheur est bon : en cherchant mes moutons, je ne pense pas à Crettle.

Et il cherchait ses moutons du côté par où Crettle avait disparu à ses yeux. Il rentra chez lui, excédé de fatigue, ayant à peine rassemblé le quart de son troupeau. Au moins,

dit-il, je n'aurai plus besoin de berger, et si je retrouve une jolie ménagère, personne ne me l'enlèvera.

Voilà pourtant deux malheurs, au lieu d'un, dont il faut se consoler. Au lieu d'un agneau, il en tue deux ; au lieu d'un voisin, il en convie trente.

Deux jours et deux nuits se passèrent à table. On rit, on chanta. Trick oubliait ses pertes, et il trouvait que pour être heureux, il faut vivre sans amour, et afin de n'en plus avoir, il avait placé près de lui la plus jolie de ses voisines.

La voisine prétendait que l'amour seul nous rend heureux. Elle soutenait son opinion avec des regards si doux, des inflexions de voix si pénétrantes, que Trick la trouva fort au-dessus de Crettle : notre amour-propre pare la femme qui nous aime des charmes qu'elle n'a pas.

Trick allait se livrer au plaisir d'être aimé, lorsqu'il se rappela que sa voisine était mariée. Cette seule idée le fit frémir. Jamais, dit-il, je ne me reprocherai d'avoir convoité la femme de mon voisin.

La femme du voisin, beaucoup moins scrupuleuse, lui dit à l'oreille : Trick, je t'aime. Trick lui répondit : madame, vous ne le devez pas.

La dame, qui avait quelque chose du caractère de madame Putifar, dit à son mari que Trick lui faisait des propositions inconvenantes.

Et le mari, à demi-ivre de la bière de Trick, le battit, prit sa femme et l'emmena.

Oh ! quel monde que celui-ci, pensait Trick ! Une petite fille que j'aime, et dont je me croyais aimé, me quitte pour suivre un jeune homme qu'elle connaissait depuis vingt-qua-

tre heures ; la plus grande partie de mes moutons s'égare, et personne n'a la bonne foi de me les ramener ; je me défends d'un amour illicite, je suis battu, et pendant qu'on me bat, mes amis achèvent tranquillement de vider mon quarteau de bière ! Oh ! quel monde ! quel monde !

Si je n'avais au moins qu'à déplorer mes malheurs personnels ! mais tout ici est perversité, destruction, calamité. Le renard mange les poules ; le loup la brebis ; le vautour la colombe ; le brochet le goujon ; l'araignée la mouche ; l'hirondelle l'araignée ; la pigrièche l'hirondelle. L'homme mange tous les animaux, et il se bat jusqu'à la mort, pour savoir si sa haie de séparation sera placée une toise plus loin, ou une toise plus près de sa maison. Des poisons sont épars çà et là ; des reptiles venimeux infectent la terre ;

des épidémies la ravagent. Ah! quel quel monde! quel monde!

Pendant que Trick fait le philosophe, un orage affreux se prépare. Chacun court, autant que le permettent des jambes et des têtes appesanties : on a ses fruits, ses légumes, ses fleurs à sauver. De la grêle le premier de juin, disait Trick, et notre pasteur prétend que tout est bien! La providence, dit-il, veut éprouver les hommes! j'aimerais mieux plus de bonheur, et moins d'épreuves. La providence est bien bonne de s'occuper autant de moi!

Trick n'eût pas fini, si le bruit de ses cloches et de ses châssis, brisés par la grêle, ne l'eût tiré de ses profondes réflexions. Il va, il court à son jardin, et à peine est-il sorti de chez lui, que la foudre tombe sur sa maison et l'écrase. Les débris de la maison écrasent les moutons que la

grêle n'a pas tués. Les moutons écrasent les poules; les poules leurs poussins. En un instant, il ne reste à Trick que le fardeau de son existence.

Tout est mal sans doute, disait-il. Mais les hommes ont aggravé des maux inévitables. Si nous avions conservé notre état d'innocence, les choses iraient bien mieux. Les dons de la terre seraient suffisans et communs à tous. Les animaux ne seraient pas victimes de notre voracité, ou de notre barbarie. Le mouton, libre dans nos prairies, ne craindrait ni le loup, ni le boucher. Le cheval, loin du fouet oppresseur, trouverait dans les forêts le plaisir et le repos auprès de la souple et vigoureuse jument. L'homme vivrait sans avarice et sans ambition, par conséquent sans orgueil et sans haine. L'amitié cesserait d'être un vain mot; l'amour

serait un sentiment; les épouses resteraient fidèles, et les petites Crettles ne courraient pas les champs avec leurs amoureux.

Quand on est abondant en idées, qu'on est seul, et qu'on marche, on fait du chemin sans s'en apercevoir. Trick avait gravi le montanverd, et il arriva à la porte d'un ermitage.

Il avait faim; il frappa. Un vieillard vint ouvrir, et lui offrit du pain noir et des noisettes. En prenant ce frugal repas, Trick examinait son hôte. L'isolement absolu, le renoncement à soi-même, une vie austère au milieu de glaciers vieux comme le monde, une barbe blanche qui tombait jusqu'à la ceinture, un front sillonné de rides, des yeux animés et perçans, tout cela semblait tenir à quelque chose de surnaturel : il fallait que l'ermite fût un saint ou un sorcier. Dans l'un ou l'autre cas,

pensait Trick, il pourrait réparer mes malheurs. L'espérance le ranima, et il commença à raconter à l'ermite sa déplorable histoire.

A mesure qu'il avançait dans son récit, la physionomie de l'ermite se développait, s'animait, se parait de grâces. Les rides ont disparu; la barbe grise et la robe de bure sont tombées; Trick a devant lui un génie brillant de jeunesse et de beauté.

On n'a pas tous les jours l'occasion de voir un génie. Trick ouvrait de grands yeux, et contemplait celui-ci avec admiration, lorsqu'il se sentit enlever par les cheveux, et transporté avec la rapidité de la foudre. Cette manière de voyager n'est pas la plus commode, mais elle est expéditive. C'est ainsi que certain prophète de Judée courait le monde pour la plus grande gloire de Dieu.

Trick eut peur et commença à

regretter cette terre si imparfaite, où cependant on se procure par-ci, par-là, quelques jouissances. Mais comme les regrets ne servent à rien, quand on s'est jeté d'une mauvaise condition dans une pire, Trick ferma les yeux et se résigna.

Il parcourut cinq millions de lieues en cinq minutes, et tout à coup, il sentit ses pieds appuyés à quelque chose de solide. Il ouvrit les yeux : le génie avait disparu, et Trick se trouva dans un monde qu'il ne connaissait pas, mais où, fort heureusement pour lui, tous les habitans parlaient suisse.

« Mais, disait-il, comment parle-
» t-on suisse dans un monde où on
» ignore qu'il existe treize cantons ?
» Rien de plus simple, lui répondit
» une jeune fille : on parle suisse ici,
» comme Agamemnon parle français
» à Paris. »

Cette jeune fille est grande, sa taille est svelte, élancée; mais est-elle jolie? C'est la première chose qu'un homme veut savoir, et comment s'en assurer? Celle-ci porte un masque. Ses mains et ses bras sont cachés dans des gants d'une demi-aune de longueur. Nos suissesses, pensait Trick, sont bien plus coquettes que les femmes de ce monde-ci. Les jolies filles ne veulent pas de masque; les laides croyent n'en avoir pas besoin. Je remarque déjà qu'ici le sexe est modeste, et j'en augure bien pour la suite de mes observations.

Un jeune homme a toujours quelque chose à dire à une jeune fille; une jeune fille aime à répondre à un joli garçon; aussi la conversation fut très-animée.

« Dites-moi, jeune demoiselle, » comment se nomme ce monde-ci?

» — L'univers, monsieur, ou le
» monde par excellence. — Ah! j'en-
» tends : on croit ici comme chez
» nous que la nature ne s'est occupée
» que du globe que nous habitons,
» et que les étoiles fixes sont là uni-
» quement pour nous récréer la vue.
» Et quelles sont les mœurs de votre
» terre? — Des mœurs, monsieur!
» Que signifie ce mot? — Peut-être
» ne le connaissez-vous point, parce
» que vous n'avez que des qualités.
» — Qu'est-ce que c'est que des qua-
» lités? — Je vais tâcher de vous en
» donner une idée. Aimez-vous,
» respectez-vous vos parens? — Dou-
» teriez-vous de cela? — Etes-vous
» sensible aux charmes de l'amitié?
» — Partout ici vous lui trouverez
» des autels. — Connaissez-vous l'a-
» mour? — Il est ici le complément
» de l'amitié. — Les épouses sont-
» elles fidèles? — Est-il possible

» qu'elles ne le soient pas? — Les
» jouvencelles sont-elles sages? —
» Sages? Qu'entendez-vous par là?
» — Je vois qu'ici vous pratiquez
» toutes les vertus sans orgueil, puis-
» que vous n'avez pas même de mot
» pour les exprimer. Oh! si vous igno-
» riez aussi l'argent et l'or! — Nous
» les connaissons. — Tant pis. —
» Mais nous les laissons dans les mi-
» nes. — Ainsi jamais de haines, de
» querelles, de guerres parmi vous?
» — Qu'est-ce que c'est que tout cela?
» — La guerre est l'art de se ranger
» en ligne et de se tuer méthodique-
» ment. — Comment, il y a des mon-
» des où les hommes se tuent! —
» Comment, vous êtes assez heureuse
» pour vous étonner de cela! Vous
» m'enchantez, mademoiselle. Et
» sans doute vous vivez dans une
» égalité absolue? Vous n'avez point
» parmi vous de grands seigneurs?

» — Dites-moi encore ce que c'est
» qu'un grand seigneur? — C'est quel-
» quefois un homme de fort peu de
» mérite : c'est toujours le propriétaire d'une vaste étendue de terrain, qui le fait exploiter à son
» compte, et qui, au moyen de la
» sueur de ses paysans, a des valets
» qui le servent, des chevaux qui
» éclaboussent ses semblables, quand
» ils ne les écrasent pas, et il en est
» qui appellent drôle celui qui n'éclabousse personne, et qui ne gaspille pas en un jour ce qui ferait
» exister vingt familles. — Quoi!
» monsieur, vous avez dans votre
» monde des hommes comme cela!
» — Quoi! mademoiselle, ce monde-
» ci n'est point partagé entre cinq à
» six mille individus? — Ici, mon-
» sieur, la terre n'est à personne, et
» ses fruits sont à tous. — Et vous
» n'avez point de supérieurs? — Qui

» ne veut pas l'être, n'en reconnaît
» point. »

« — Oh! quel monde! quel
» monde! C'est chez vous que règne
» l'âge d'or, qui n'est sur notre
» terre que le rêve de quelques hon-
» nêtes gens... Mais, mademoiselle,
» il me semble que vous avez bien
» des mouches. — Voilà pourquoi
» nous portons des masques. En vou-
» lez-vous un? — Je vois qu'il est
» difficile de s'en passer, à moins
» pourtant que nous écrasions ces
» mouches importunes. — Ah! quelle
» horreur! ôter la vie à quelqu'un!
» Le temps ne détruit-il pas assez vite?
» — Que cette générosité est sublime!
» Ne pas se permettre d'écraser une
» mouche! Préférer porter un mas-
» que toute sa vie! Oh! génie bien-
» faisant, reçois l'hommage de ma
» reconnaissance : tu m'as jeté dans
» le meilleur des mondes possibles,

» J'y passerai le reste de mes jours.
» — Comme il vous plaira, mon-
» sieur. — Je vous offre mon cœur.
» — Je vous donne le mien. — Mais,
» mademoiselle, vous avez sur moi
» un avantage. — Lequel, monsieur?
» — Vous me voyez, et je ne con-
» nais pas votre figure. — Je vais
» soulever mon masque. — Quelle
» candeur ! quelle bonté !.... Made-
» moiselle, vos traits sont d'une ré-
» gularité parfaite, d'un charme
» inexprimable; mais vous me pa-
» raissez bien pâle et bien maigre.
» — Nous sommes tous dans cet
» état-là. — Mademoiselle, si le
» mariage ôte quelquefois l'embon-
» point, assez souvent il en donne :
» marions-nous tout de suite. —
» Vous me plaisez beaucoup, mon-
» sieur; mais je ne vous épouserai
» jamais. — Et la raison de cela,
» mademoiselle? — Je ne redoute

» rien autant que d'être mère. —
» Voilà une idée bien singulière. —
» Je ne me singularise pas : toutes
» mes compagnes pensent de même.
» — Que font donc ces époux si fi-
» dèles, dont vous me parliez tout
» à l'heure? — Ils se regardent, et
» ils bâillent. — Il y a là-dessous,
» mademoiselle, quelque chose d'in-
» compréhensible. Que des époux
» bâillent en se regardant, cela est
» assez ordinaire. Mais que des jeu-
» nes filles, qui aiment, refusent
» de se marier, par la crainte d'a-
» voir des enfans, voilà ce qui a
» besoin d'explication. — Et c'est ce
» qui va s'expliquer. Suivez-moi. »

Elle passe son bras sous celui de Trick, avec cette mollesse, cet abandon auxquels se laissait aller Crettle, en prenant le bras de Wolf, et ils se mirent ensemble à parcourir le pays.

Trick s'aperçut bientôt que ce qui est ici une simple marque de politesse, une demi-faveur de l'amour, est dans ce nouveau monde un secours nécessaire à la beauté défaillante : les genoux de celle-ci ployaient sous elle.

Trick allait l'interroger sur les causes de cette faiblesse, lorsqu'il vit des choses qui lui confirmèrent l'excellence de son système, en excitant son admiration.

Ici, c'est un lion, qui joue avec un agneau. Le lion est maigre comme la jolie demoiselle. Mais l'animal féroce a vaincu sa voracité : donc nos passions ne sont pas invincibles; donc l'homme, doué de raison, est inexcusable, quand il ne surmonte pas les siennes.

Plus loin, un homme, soutenu par deux de ses compatriotes, pousse de longs gémissemens. Trick s'approche,

s'approche, s'informe : cet homme a eu, en marchant, le malheur d'écraser un lapin. « Oh ! mademoiselle, quels cœurs que les vôtres ! » quelle parfaite, quelle exquise » sensibilité ! Quelle admirable et » étonnante leçon je donnerai aux » habitans de ma terre, si mon » génie me permet d'y aller passer » deux ou trois jours ! Mais, mademoiselle, je m'aperçois qu'il est » temps de dîner. — Et moi, monsieur, je tombe d'inanition. — Hé » bien ! conduisez-moi chez vous. » — Chez moi ! où règne l'égalité, » personne n'a rien en propre. — » Vous avez au moins quelque maison commune..... Hé, bon Dieu ! » je m'aperçois que vous êtes sans » souliers. — Cette robe et ce masque sont du temps où la tyrannie pesait insolemment sur nous. » Mais comment, depuis que nous

» sommes heureux ; nous procurer
» quelque chose ? Pas de cuir,
» quand on ne tue pas d'animaux ;
» ainsi pas de souliers. Pas de bois
» de charpente, quand on craint de
» couper un arbre, qui a au moins
» la vie sensitive, ainsi pas de mai-
» sons. — J'entends, mademoiselle,
» ceux qui veulent ramener l'âge
» d'or, doivent se résigner à cou-
» cher à la belle étoile, et à mar-
» cher nu-pieds. Diable ! diable !....
» mais que vois-je ? ces arbres sont
» dépouillés de fruits, de feuilles,
» et même de leur écorce. — Que
» voulez-vous, monsieur ? les écu-
» reuils, les oiseaux, les lapins, les
» chevreuils..... — Ha, mademoi-
» selle !.... Et les fourmis, les tau-
» pes, les rats !.... Je ne sais plus où
» mettre le pied. Eloignons ces ani-
» maux-là. — Pourquoi les éloigner ?
» Puisque la terre est à tous, ils ont

» comme nous le droit d'aller où bon
» leur semble. Attendons qu'il leur
» plaise nous ouvrir un passage. —
» Venez, mademoiselle, glissons-
» nous par ici. Vous avez au moins
» des jardins, et dans ces jardins des
» légumes? — L'année dernière, on
» a encore cultivé en commun. Mais
» les sangliers ont déraciné les
» haies, et ces pauvres bêtes ont
» mangé la récolte. Comme on sent
» qu'on ne récolterait pas davantage
» à l'avenir, on a renoncé à un tra-
» vail inutile. Voilà pourquoi les
» personnes mariées bâillent en se
» regardant; voilà pourquoi les filles
» et les garçons refusent de se ma-
» rier. — Ainsi pour que l'âge d'or
» règne, il faut que le genre hu-
» main périsse. — Oh, monsieur!
» nous ne mourons pas de faim pré-
» cisément. Tenez, voilà une touffe
» d'herbe que cette vache a laissée

» en passant ; nous allons nous la
» partager. — Hé, mademoiselle !
» on ne dîne pas avec deux brins
» d'herbe, et je commence à me
» dégoûter furieusement de l'âge
» d'or. Que diable ! des animaux,
» qui multiplient au point de vous
» empêcher de multiplier vous-mê-
» mes ; qui ravagent, dévastent
» tout : cela est trop fort, et puis-
» qu'il faut opter, il vaut mieux
» manger les lapins qu'en être man-
» gé. Vous n'avez donc parmi vous
» aucun homme énergique, qui
» vous rassemble, qui vous parle,
» qui vous démontre l'absurdité de
» votre conduite, qui vous classe,
» qui utilise vos bras et vos talens,
» qui rende aux bêtes la guerre
» qu'elles vous font, qui rétablisse
» la culture, qui fasse renaître l'a-
» bondance, et qui vous procure
» au moins des souliers ? — Parlez

» donc plus bas, monsieur. Si on
» vous entendait, on vous prendrait
» pour un de ces grands seigneurs
» dont vous faisiez tout à l'heure le
» portrait, et on vous traiterait en
» conséquence. — Ces grands sei-
» gneurs, mademoiselle, ces grands
» seigneurs.... sont très-estimables,
» et je les ai jugés comme un sot,
» comme juge le peuple, toujours
» envieux de ce qui est au-dessus de
» lui. Tout grand seigneur, j'en
» conviens, n'est pas capable de
» grandes choses; mais le moins ha-
» bile est très-utile à la société. Si
» toutes les classes travaillent pour
» lui, son or se répand dans toutes
» les classes. On a le pot au feu, on
» rit, on caresse sa maîtresse, ou sa
» femme; on a des enfans, et c'est
» un passe-temps fort agréable que
» les faire et les élever.

» — Si vous continuez, monsieur,

» je serai forcée de vous quitter : vos
» opinions me font frémir. — Fré-
» missez tant qu'il vous plaira. Je
» trouve fort bien à présent qu'un
» renard croque une poule, le loup
» un agneau, et moi ma part d'un
» bœuf, ou d'une truite du Rhin. Il
» n'est pas de système qui tienne
» contre le cri de l'estomac.

» Tenez, mademoiselle, les idées
» adoptées dans nos deux mondes
» sont fort exagérées. Dans le mien,
» on détruit souvent sans nécessité ;
» dans le vôtre, la sensibilité est
» portée jusqu'à la bêtise. En s'arrê-
» tant à un terme moyen, tout irait
» à peu près bien sur les deux glo-
» bes, à l'exception cependant des
» grêles au mois de juin, des épi-
» démies, des tremblemens de terre,
» des vols, des escroqueries, des
» procédures, et autres bagatelles,
» qui ne sont que des malheurs lo-

» eaux, insensibles pour la généra-
» lité de l'espèce, et je conviens vo-
» lontiers que sur ma petite terre
» tout n'est pas mal. »

» O mon génie! vous m'avez
» bien puni de mon erreur. Mais la
» punition durera-t-elle jusqu'à la
» dernière du petit nombre d'heures
» qui me sont encore réservées! Je
» me repens; pardonnez-moi. »

A peine a-t-il prononcé ces mots, qu'il se sent une seconde fois enlevé par les cheveux. Son premier mouvement est de saisir par les siens la jolie fille avec qui il est. « Je tra-
» vaillerai, dit-il; je gagnerai du
» pain pour elle et pour moi; je
» l'engraisserai, elle sera charmante,
» et elle remplacera l'ingrate et per-
» fide Crettle. »

Un génie porterait une montagne au bout du petit doigt; un homme n'enlève pas une fille comme une

mouche. Au bout de quelques secondes, Trick sentit dans son bras une fatigue effrayante. Il prévit que la jolie fille allait échapper à sa main engourdie; qu'elle allait rouler dans l'espace pendant l'éternité, ou se briser sur quelque roche de quelque monde, comme la tortue sur la tête du Dormeur de Lafontaine. Il s'afflige, il se désole, il conjure le génie... L'instant fatal est arrivé. Ses muscles et ses nerfs s'étendent; sa main secourable s'ouvre malgré lui; il jette un cri affreux..... Il s'éveille en sursaut.

Il est chez lui. Accablé par la chaleur du midi, il s'est endormi dans son grand fauteuil. Crettle est là; elle lui sourit à son réveil; il entend son troupeau bêler à sa porte.

« Ah! quel rêve j'ai fait, dit-il à » la petite. J'éloignerai les idées qui » l'ont produit; je n'en veux plus

» faire que d'agréables, et si tu y
» consens, petite Crettle, nous ré-
» verons ensemble. Marions-nous et
» faisons des enfans sans craindre
» que les lapins viennent manger
» leur dîner dans leur assiette.

» Ainsi soit-il, maître, répondit
» Crettle.

» Allons, allons, je le répète bien
» éveillé, dit Trick, tout n'est pas
» mal dans ce monde, et quoiqu'il
» soit dit dans les Saintes Ecritures :
» il n'y aura parmi vous ni premier
» ni dernier, je me trouve fort bien
» d'avoir au-dessus de moi un lan-
» damman qui règle les affaires de
» tous pendant que je m'occupe des
» miennes. »

CHAPITRE IX.

Rose sauvée.

Je balance depuis quelques heures sur le parti que je prendrai relativement à la petite Montbrun. Avertir sa mère de ce qui se passe, est le moyen le plus prompt et le plus sûr de déjouer les projets de Soulanges. Mais il serait pénible pour moi d'inquiéter de bons parens, et d'accuser ouvertement de séduction un ancien, un intime ami, à qui j'ai personnellement de grandes obligations.

D'un autre côté, je pense que la perte d'un jour peut être irrémédiable, et tout examiné, tout prévu, je décide de m'ouvrir à Soulanges lui-même. Il me paraît indubitable

que ma pénétration l'obligera nécessairement à une grande réserve; et que peut-être il renoncera à un plan que ma continuelle surveillance rendrait inexécutable.

Mais quel ton prendre avec lui? Le rigorisme effraie l'homme du monde, l'éloigne, et ne convient pas à une femme de vingt-cinq ans, vive, gaie, et qui ne peut se dissimuler que ce n'est pas à la rigidité de ses principes qu'elle est redevable de son bonheur. Le ton léger ne convient pas davantage; il n'en impose à personne, et ne servirait ici qu'à tourner en plaisanterie l'affaire la plus sérieuse. Je crois définitivement qu'il est des circonstances qui ne permettent pas de se fixer à une idée, et que je n'ai rien de mieux à faire que de saisir l'esprit du moment. Tout le monde prétend à cet esprit-là; mais les femmes seules le pos-

sèdent, et je ne suis pas une femme absolument ordinaire.

Voyons, voyons. Tirons-nous de là de manière à n'offenser personne, et à remédier à tout.

Où sont-ils? dans les bosquets. J'y descends. Madame Montbrun est assise et festonne au pied d'un orme : la pauvre femme n'est là que le prétexte et ne s'en doute pas. Evitons-la, et cherchons sa fille, qui certainement n'est pas loin.

Ah! j'entrevois sa robe blanche, qui joue à travers la verdure. Il y a du mouvement près d'elle : elle n'est pas seule. Approchons doucement : la pelouse est fine et me favorise..... Épier quelqu'un, descendre à un rôle aussi bas! Hé! le motif n'est-il pas légitime, et n'ai-je pas le droit de me promener aussi dans mon parc?

J'entends, j'entends tout. L'amour

conserve encore le masque de l'amitié; mais il n'en a pas le langage. Celui de Rose même est brûlant d'expression et de délire; le danger est imminent.

Il lui tient la main, la couvre de baisers; la petite ne pense pas à la retirer. Jamais, dit-il, amitié ne fut égale à la sienne. Jamais, répond Rose, elle n'a aimé aucune de ses compagnes autant que lui.

Il ne fait aucune tentative. Il se borne à caresser cette main. Peut-être craint-il de l'effrayer : il est constant qu'il n'est fort que de sa confiance. Ecoutons.

Les journées ne suffisent plus à une amitié comme la sienne. Il ne peut s'y abandonner que momentanément. Les plaisirs communs, les devoirs de bienséance l'arrachent malgré lui au sentiment le plus cher. Il serait si doux de passer des heures

de suite au sein de la plus tendre intimité! Rose convient de tout cela. Mais comment faire? Oh! je me doute bien que Soulanges ne manquera pas d'expédiens.

Le cabinet de toilette de Rose a une porte qui ouvre en face de la chambre de Soulanges. On peut laisser les deux portes entrebaillées, et la nuit, lorsque tout le monde repose... la petite Montbrun baisse les yeux, secoue la tête d'un air négatif.... Bon.... mais ce qu'elle rejette aujourd'hui, elle peut l'accepter demain.

Soulanges insiste avec chaleur, avec éloquence, et cependant avec un ton de désintéressement qui ne permet pas au soupçon de naître: l'innocence ne prévoit rien; c'est le premier coup de tonnerre qui lui annonce l'orage.

La petite craint de se permettre

une telle démarche sans l'approbation de sa mère. Elle propose avec naïveté de la consulter. La proposition est rejetée, comme de raison, avec le ton de l'ironie, du persiflage. Cette conduite conviendrait tout au plus à un enfant. Mais une jeune personne de seize ans sait aussi bien que sa mère ce qu'elle peut se permettre, ce qu'elle doit s'interdire. Madame Montbrun d'ailleurs n'a jamais connu le sentiment vif et pur qui les unit. Elle n'y croirait pas; elle ne manquerait pas de le confondre avec l'amour profane, qui déshonore un sexe sans faire le bonheur de l'autre. « Mais, dit la » petite.... » Oh, mon Dieu! elle va composer.

« Mais, dit-elle, maman peut s'é- » veiller, m'appeler. — Ne craignez » rien, mon amie. Justine sera là; » elle veillera pour vous, et au moin-

» dre mouvement de votre mère.... »
Il est temps de me montrer.

J'écarte quelques branches de lilas; je m'avance, je me présente... Soulanges est pétrifié. La petite vient au-devant de moi, et m'embrasse avec une aisance, une franchise qui me prouvent qu'on peut la tromper et non la convaincre.

En vérité, je suis moi-même aussi embarrassée que Soulanges. Je ne sais que dire. Il est cependant essentiel de profiter de ce moment de terreur pour en inspirer une plus grande. L'homme qui craint écoute, ne fût-ce que pour apprécier le danger et pour préparer ses ressources.

Une idée soudaine me frappe et je la saisis avec avidité. Je le crois à présent : j'ai l'esprit du moment comme une autre.

Je prends le bras de Soulanges et la main de la petite. Je m'empare de

tous deux ; je les tire de l'espèce de labyrinthe où ils se sont enfoncés. Je leur demande quel ouvrage ils lisaient, et sans attendre de réponse, je leur rends compte de celui que je viens de lire.

« Un homme aimable oublie qu'il » est marié. Il prépare des chagrins » à son épouse, et il va porter le dé- » sordre et l'affliction dans une fa- » mille estimable. Il désire passion- » nément la possession d'une jeune » personne dont il redoute les prin- » cipes, et il présente à son inexpé- » rience l'amour couvert des attributs » de l'amitié : c'est le serpent qui se » cache sous des fleurs. La jeune per- » sonne trompée, ne s'interroge pas » sur la situation de son cœur. En » proie à l'ardeur la plus vive, sa » sécurité est entière, parce qu'elle » a toute son innocence. Cependant » de jour en jour, d'heure en heure,

» elle s'avance vers le précipice, où
» on veut la plonger. L'adresse, l'é-
» loquence, la bonne foi simulée,
» le ridicule même, tout est employé
» pour l'entraîner dans des démar-
» ches inconsidérées. Elle balance,
» elle hésite; un pas encore, et elle
» est perdue sans ressources.

» Une femme sensible et indul-
» gente lui découvre le péril, et lui
» aide à l'éviter. Elle lui répète sans
» cesse que l'amitié ne connaît pas
» le mystère, qu'elle n'en a jamais
» besoin, et qu'écouter avec calme
» la proposition de cacher quelque
» chose à sa mère, c'est être déjà
» coupable. Cette femme sensible
» soutient, console, encourage la
» personne livrée aux regrets, noyée
» dans les larmes. Elle lui promet
» une discrétion à toute épreuve;
» elle acquiert sa confiance, et elle
» ne s'en sert que pour arracher de

» son cœur le trait empoisonné. »

En effet, Rose, baignée de pleurs, se précipite dans mes bras. Soulanges, interdit, confus, s'est éloigné à pas lents, avant d'avoir entendu la fin de l'extrait du livre supposé.

Je presse l'aimable enfant contre mon cœur; je la conduis loin, bien loin de sa mère, à l'autre extrémité du bois. Là, nous nous asseyons ensemble. Je lui prends les mains, je la caresse, je lui fais entendre le langage de la raison, mais de la raison douce et compatissante. Je lui prouve facilement que l'amitié ne peut exister entre jeunes gens de différens sexes, et j'en tire cette conséquence toute simple, que Soulanges, qui connaît le cœur humain comme moi, n'a pas même d'amour pour elle, puisqu'il cherche à la dégrader. Je lui laisse entrevoir les suites de ces conversations nocturnes, et la

frayeur; portée à son comble, je lui tire peu à peu tous ses secrets.

J'apprends que la séduction á employé tous les moyens d'astuce et de perfidie pour arriver à ses fins. Des lettres, qui distillent le poison, se sont succédées sans relâche. Rose, entraînée par une force irrésistible, y répondait avec exactitude. Justine a été l'entremetteuse de cette correspondance.

Je promets à Rose de retirer ses lettres, et de les brûler devant elle. Je m'empare de celles qu'elle a reçues. Je me propose de déclarer qu'elles sont en mon pouvoir, et que j'en userai selon la conduite qu'on tiendra. Armée de ces pièces, je ferai plier Soulanges, et j'effacerai jusqu'aux traces de cette affaire.

Elle est d'une importance telle qu'il m'est impossible de la cacher à Francheville. Il est bon qu'il con-

naisse Soulanges, et qu'il apprenne enfin que sa confiance absolue dans la plupart de ceux qui l'approchent, a des dangers réels, bien qu'elle soit l'éloge le plus complet de sa franchise et de son cœur.

Il faut qu'il sache que Justine est capable de tout, et qu'il me permette de la renvoyer.

Soulanges est avec lui au salon; je les aperçois du jardin. Ils marchent; ils se parlent avec chaleur, leur geste même est animé. De quoi peut-il être question?

Soulanges aurait-il l'impudeur de confier à son ami ce qui vient de se passer de lui à moi? L'audace serait extrême... Mais elle peut le sauver dans l'esprit de Francheville. Il aura réfléchi que je ne cache rien à mon époux; il aura cherché à atténuer mon témoignage, à donner à ceci la tournure légère qu'adoptent si vo-

lontiers les gens du grand monde : rire de tout est le moyen le plus sûr de ne s'affecter de rien, et Francheville a bien le défaut de juger de tout en homme du monde : c'est le seul que je lui connaisse.

Il n'y a point à balancer. Il faut s'armer de courage, entrer au salon, oser dire la vérité toute entière, détruire l'effet d'insinuations, qui pourraient indisposer mon mari contre moi.

J'entre, je me présente, et la conversation baisse à l'instant. Soulanges va s'asseoir dans un coin ; Francheville continue à marcher et me regarde à peine. C'est la première fois que je parais devant lui sans qu'il vienne au-devant de moi.

Cette froideur m'éclaire et justifie mes soupçons. Francheville a de l'humeur ; elle n'est pas fondée ; n'importe, je dois le dissuader, le

ramener. Je ne rougirai pas de faire la première démarche. Je tomberais à ses pieds, plutôt que consentir à rien perdre dans son cœur.

Je vais à lui, je lui prends la main, je l'embrasse. C'est la première fois encore que je lui ai donné un baiser sans que ses lèvres aient cherché les miennes.

« Mon ami, qu'as-tu? — Rien, » madame! Je ne suis donc plus ton » amie, ta Fanchette? » Il ne répond rien; je le presse contre mon cœur; je lui donne les noms les plus tendres. Je vois des larmes rouler dans ses yeux : pourquoi ces larmes?

« Francheville, ne me cache rien. » Tu sais que le bonheur des époux » repose sur une mutuelle confiance. » La réserve amène nécessairement » la froideur, et la froideur l'indiffé- » rence. Si j'ai eu quelque tort, je suis » prête à les reconnaître, à te les

» faire oublier. Parle-moi, par grâce,
» parle-moi.

» — Hé bien! ma chère amie, je
» vais parler. Je vois avec peine les
» divisions qui commencent à s'éta-
» blir entre ceux qui habitent cette
» maison, et je vois avec plus de
» peine encore que ces divisions sont
» ton ouvrage; que ta sollicitude,
» en faveur de la petite Montbrun,
» tourne en tracasserie, et qu'elles
» tombent particulièrement sur un
» homme qui, dans tous les temps,
» s'est montré notre plus sincère,
» notre plus solide ami.

» — Vous m'avez accusée, M. de
» Soulanges; vous m'avez accusée
» auprès de mon mari; cela n'est pas
» bien. Vous savez cependant quels
» ménagemens j'ai employés pour
» éclairer mademoiselle Montbrun;
» vous ne pouvez vous dissimuler
» que ce qu'il vous plaît nommer des

tracasseries

» tragédies devenait indispensa-
» blement nécessaire, et que deux
» jours plus tard, peut-être, vous
» eussiez été livré aux regrets qui
» suivent toujours une action blâ-
» mable. J'ai servi la jeune personne
» et vous, et sous quelque rapport
» que vous ayez présenté ma con-
» duite à Francheville, je la crois
» exempte de reproche.

» — Hé! ma chère amie, fais-nous
» grâce de cette morale, de ces
» grands principes, qui ne sont bons
» que dans des livres. Soulanges a
» pour la petite Montbrun une ami-
» tié sincère, peut-être même un
» sentiment de préférence, et ton
» imagination alarmée transforme
» cela en passion, en projet de sé-
» duction, de rapt : en vérité, c'est
» trop fort. »

J'étais attérée, confondue; je ne savais que répondre. Je sentais que

j'avais rempli un devoir, je voyais qu'on tournait tout contre moi, jusqu'à mes expressions. Je jugeai de l'avantage de prévenir son adversaire dans une affaire délicate, et de la difficulté de détruire les premières impressions.

Honorine lira ce chapitre ci : il n'est pas inutile à l'étude du genre humain.

Humiliée et muette, j'étais loin cependant de me croire vaincue, et je sentais plus que jamais la nécessité de convaincre Francheville que j'étais aussi incapable de tracasser, que d'une coupable condescendance pour les projets de son ami. Je tirai de mon sac les lettres de Soulanges, et j'en pris au hasard quelques-unes que je présentai à mon mari.

Je fixai Soulanges. Il ne se doutait pas qu'en aussi peu de temps j'eusse pris assez d'ascendant sur Rose pour

qu'elle m'avouât tout, et qu'elle me remît ces lettres auxquelles, jusqu'alors, elle avait attaché tant de prix. Il pâlit en les voyant, et forcée à ne plus rien ménager, je le fis remarquer à Francheville.

Je m'aperçus qu'il prenait, en lisant, un air mécontent et contraint. Sa physionomie changeait à chaque instant; ses yeux se portaient au plafond, sur le parquet. Je craignais un éclat; je me repentais presque de m'être justifiée.

Soulanges paraissait en proie à une profonde anxiété. Francheville, enfoncé dans un fauteuil, ne voyait personne et se livrait aux plus sérieuses réflexions..... des larmes mouillent encore sa paupière... qui peut les faire couler? Je m'y perds.

Il se lève, il vient à moi, il m'embrasse. Oh! que ce baiser me fait de bien!

« Soulanges, mon ami, je sais que » l'homme n'a pas toujours la force » de surmonter les penchans que sa » raison condamne. Cependant si » vous aviez consulté la vôtre avant » de vous attacher à Rose, vous au- » riez prévu les inconvéniens sans » nombre qui devaient résulter de » cette liaison, les tristes suites qu'elle » pouvait avoir. Remercions ma » bonne Fanchette de nous avoir » sauvé à vous une faute, à moi l'o- » bligation d'en marquer publique- » ment mon mécontentement. Et toi, » mon amie, remets ces lettres à » Soulanges; qu'il te rende celles de » Rose. Borne-toi à avoir prévenu le » mal, et perds-en le souvenir. Que » tous les nuages se dissipent, que » notre douce intimité renaisse, et » souvenons-nous à toutes les épo- » ques de notre vie, que les plus » honnêtes gens ont toujours quel-

» quelque chose à se pardonner. Allons, » ma chère amie, embrasse notre » bon Soulanges. »

Il était difficile que cette affaire se terminât plus utilement pour Rose, plus avantageusement pour moi. Soulanges avait été loin, beaucoup trop loin. Mais Francheville désirait que je lui rendisse mon amitié : je l'embrassai de tout mon cœur.

Il restait quelque chose à régler encore. Justine était entrée dans cette intrigue de la manière la plus condamnable. Depuis long-temps j'avais l'intention de m'en défaire. Je ne crus pas devoir laisser échapper une occasion aussi favorable : je m'expliquai nettement avec Francheville sur le compte de cette femme.

Il réfléchit quelque temps encore, et partit tout à coup d'un grand éclat de rire. « Cite-moi, dit-il, une mai- » son dont les maîtres puissent se

» flatter d'avoir des domestiques in-
» corruptibles. Celle qui remplace-
» rait Justine serait probablement
» intéressée comme elle, et ne nous
» servirait pas aussi bien. Crois-moi,
» laissons les choses comme elles
» sont. »

Je ne concevais pas que Franchieville me forçât à garder une femme qui m'est personnellement attachée, et que j'ai les raisons les plus fortes de congédier. J'insistai avec fermeté. J'observai que si j'étais capable de m'oublier, Justine ferait pour moi ce qu'elle venait de faire pour Soulanges. J'ajoutai qu'Honorine commençait à grandir; que cependant son extrême jeunesse la mettait encore en rapport direct avec ma femme de chambre, et qu'il était temps que j'en eusse une de mœurs irréprochables.

« Et où la prendre? me répondit-

» il en riant. J'en ai vu trente, plus » ou moins faciles, et toutes l'étaient » beaucoup. Il est possible, il est » vraisemblable que tu inspireras » quelque grande passion. Mais je » suis sûr de ton cœur; Justine te » connaît comme moi, et elle n'aura » ni la maladresse, ni l'impertinence » de se charger d'un billet à ton » adresse. Enfin, ma chère amie, il » me semble qu'Honorine ne doit » plus avoir de rapports directs qu'a- » vec sa mère et ses plus intimes » amies. »

Je me retirai mécontente, et n'ayant plus la force d'ajouter un mot. Je réfléchis à la légèreté avec laquelle Francheville traitait deux objets qui l'intéressaient si directement, la fidélité de sa femme et la moralité de sa fille. Je cherchai également la cause de cet attendrissement répété, de ces larmes involontaires, que rien

n'avait provoqués. Je me perdais dans la foule de mes idées ; je ne m'arrêtais à aucune, et je finis par me résigner à attendre du temps et de ma pénétration l'explication de tout ceci.

Je fis appeler la petite Montbrun ; je la conduisis chez moi. Je lui rendis ses lettres, qu'elle examina toutes avec soin ; et lorsqu'elle se fut assurée que Soulanges n'en avait conservé aucune, nous les jettâmes au feu. La pauvre enfant m'embrassa en pleurant. Hélas ! je sens combien il est difficile à la raison et même à la sagesse de surmonter une première inclination. On trouve des forces pour la satisfaire : on n'en a point pour la combattre.

Oh ! si les hommes savaient à quoi tient le repos d'un cœur qui n'a pas aimé encore, s'ils réfléchissaient que ce repos est le seul bien de l'inno-

cence et sa unique garantie, qu'il suffit d'un souffle pour l'altérer, combien ils seraient avares de ces marques d'intérêt, de ces mots flatteurs, qui ordinairement ne prouvent rien, à qui l'usage a donné un certain cours, et que l'expérience seule peut apprécier! Mais les hommes calculent-ils autre chose que leur intérêt personnel? Le plaisir n'est-il pas le mobile de toutes leurs actions; et après celui de vaincre, en connaissent-ils un plus doux que celui de plaire?

Pourquoi les juger si sévèrement? ne sommes-nous pas également soumises à cet instinct qui pousse tous les êtres vers ce qu'ils croyent leur convenir davantage? La fidélité, quand nous aimons, nous coûte-t-elle un effort, et est-elle méritoire? Quand nous cessons d'aimer, notre vertu est-elle autre chose que le be-

soin d'estime, de considération, de notre propre suffrage? Et celles qui malheureusement peuvent se passer de tout cela, résistent-elles plus que les hommes à l'attrait des jouissances? Elles se livrent sans réserve à toutes les illusions. Elles en sont punies par le mépris et l'abandon.

L'homme s'est arrogé le droit d'être impunément amoureux et volage. Son impunité est établie sur sa force. Il en étend l'abus jusqu'au rigorisme le plus cruel, à l'égard d'un sexe qu'il condamne à combattre sans cesse et qu'il dédaigne après la victoire. Voilà ce qui révolte, ce qui indigne une femme raisonnable et sensible : voilà aussi ce qui doit l'armer contre la séduction.

Hélas! j'ai été au-devant d'elle, ou plutôt j'ai séduit moi-même, à une époque ou j'étais incapable du moindre de ces raisonnemens. Enfant de

la nature; je n'avais qu'elle pour guide, et c'est d'elle que bientôt il faudra que j'éloigne ma fille; ce sont des préjugés que je lui présenterai comme des principes; c'est la force que je consacrerai sous le nom de droit; et si cette nature, toujours plus ou moins impérieuse, trouble les facultés organiques de mon enfant, altère sa santé, la conduit à pas lents au tombeau, je n'aurai à lui répéter que ces mots : souffre et meurs.

Mais aussi ne vaut-il pas mieux mourir qu'être l'objet du mépris général? Bien des femmes ont pensé ainsi. Existe-t-il un homme qui ait balancé entre la vie et l'attrait de la jouissance? Ah! il est convenu que jouir ne les déshonore pas.

Pendant que je roule ces idées dans ma tête, j'examine la petite Montbrun. Sa figure est agréable,

parce qu'elle est parée du fard de la jeunesse; sa taille, sa démarche, son maintien, sont ordinaires; son langage est naïf et touchant; mais cette naïveté se perd avec les années et serait d'ailleurs un ridicule à vingt-cinq ans. Qui donc a pu inspirer à Soulanges cette passion, ou cet inconcevable acharnement? L'amour-propre.

Sacrifier à sa vanité une pauvre petite fille! la condamner à de longues douleurs, la délaisser, l'oublier, faire de sa peine un sujet de triomphe!.... Oui, oui, les hommes valent moins que nous. Nous ne sacrifions, nous, qu'à notre cœur.

Absorbée dans ces réflexions, j'ignore jusqu'où j'aurais poussé le parallèle, si la cloche ne nous eût appelées à la salle à manger.

A peine sommes-nous à table, que Soulanges propose à sa femme

de retourner à Paris. Je lui sais bon gré de cette idée. J'en tire cette conséquence que s'il a été égaré par son cœur, ou sa vanité, il cherche sincèrement à réparer le mal qu'il a fait, et à rendre à Rose, en s'éloignant d'elle, sa première tranquillité.

Francheville prie monsieur et madame de Soulanges de nous donner quelque temps encore. Il sait cependant combien l'absence de son ami est nécessaire dans la circonstance actuelle. Peut-être a-t-il cru ne pouvoir se dispenser de quelques instances, qui, après deux mois de séjour, ne sont considérées par ceux à qui elles s'adressent que comme des politesses d'usage. Madame de Soulanges paraît embarrassée. Elle s'exprime d'une manière contrainte; elle balbutie des lieux communs. Elle craint d'abuser de ma complai-

sance, en prolongeant son séjour ici, et cependant je rends ma maison si agréable à ceux que j'y reçois, qu'elle ne peut, sans une espèce de chagrin, penser au moment de s'en éloigner.

Il m'est impossible de ne pas lui répondre quelque chose d'honnête. Mais je fais un tel choix de mots, je prends un ton si peu caressant, qu'elle ne doit plus, ce me semble, balancer un instant.

Quelle est ma surprise! Elle se lève, elle vient à moi, elle m'embrasse. « Puisque vous le voulez ab-» solument, ma chère amie, nous » resterons avec vous quelques se-» maines encore. »

Soulanges me regarde d'un air qui veut dire : ce n'est pas ma faute. Je n'ai vraiment rien à lui reprocher. Mais qui peut retenir sa femme? Ce ne sont pas les plaisirs bruyans.

Ceux qu'on goûte ici ne conviennent qu'à des cœurs simples, qui aiment à se retrouver, à se recueillir souvent, et jamais ces plaisirs-là n'ont été du goût de madame de Soulanges. Elle n'en a pas davantage pour le travail et la lecture. Elle reste cependant. Un motif secret la dirige. Il doit être d'une grande force, puisqu'il lui fait braver l'ennui qui suit toujours le désœuvrement, et qu'il impose silence à son amour-propre, qu'a dû blesser la froideur de mon invitation.

Je ne sais si je vois mal aujourd'hui. Mais plusieurs circonstances m'ont frappée..... peut-être parce que l'affaire de Rose et de Soulanges m'a rendue soupçonneuse, et que dans cette disposition d'esprit, on est porté à interpréter défavorablement ce qu'on ne conçoit pas. Cependant je ne suis pas minutieuse, et il

me semble que c'est précisément ce que je ne conçois pas que je peux observer. J'observerai.

Que deviendra Rose, si Soulanges reste avec nous? Toujours voir son amant, toujours combattre! Quelle existence! Si madame Montbrun éprouvait le désir de se rapprocher de son mari, que ses affaires retiennent presque toujours à la ville! Si je lui insinuais..... Quoi? lui faire soupçonner que mon amitié se refroidit, ou, ce qui serait pis encore, que sa fille est exposée chez moi? Non, je ne peux rien lui dire, je ne lui dirai rien..., Ah! je vais fermer ce cabinet à double tour. J'en prendrai la clef. On la croira perdue; on croira ce qu'on voudra. Rose seule d'ailleurs pourrait en parler, et très-certainement elle se taira.

Sa chambre communique à celle de sa mère. Elle sera en sûreté la

nuit ; et le jour, je la tiendrai près de moi ; je la dissiperai, je la calmerai à la fin : l'amour peut-il exister sans espérance? Hé! oui, oui. Ai-je pu oublier Francheville, lorsque je n'attendais rien de lui? Pauvre enfant, je n'aurai sauvé que son honneur. C'est beaucoup sans doute. Mais son cœur! son cœur!

CHAPITRE X.

Gloire, décorations, espérances, chagrins.

Une lettre de Toulon. Elle est adressée à Sainte-Luce. Elle est du préfet maritime.

Il a rendu compte à la cour du combat naval dans lequel Ducavla a perdu la vie. Il a parlé avec éloge de la valeur et du dévouement de M. de Sainte-Luce, qui, sans devoirs à remplir, a prodigué sa vie dans cette triste et mémorable action.

C'est avec un plaisir bien vrai qu'il lui envoie la décoration de la légion d'honneur, et qu'il lui annonce que s'il a l'instruction nécessaire, il sera admis dans la marine en qualité d'aspirant de première classe.

Il tient l'étoile émaillée, il la considère avec une sorte d'extase; il la porte sur son cœur; et levant sur moi ses beaux yeux : « Vous m'avez ordonné de combattre, dit-il, et j'ai » combattu. C'est à vous seule que » je dois quelque gloire, et cette » honorable récompense : que votre » main m'en décore. »

Il se lève, il vient à moi, il met un genoux en terre. Je prends le rubai, je le passe à sa boutonnière. Ma main est mal assurée. Pourquoi cette émotion? Suis-je donc aussi enfant que lui? Peut-être la présence de Francheville, qui connaît les sentimens de ce jeune homme, peut-être la crainte de quelqu'imprudence de sa part, peut-être enfin l'intérêt que tous nos amis prennent à cette scène causent-ils mon embarras.

L'accolade, l'accolade, s'écrient-ils tous à la fois. Ah! l'accolade, ré-

pète tout bas Sainte-Luce, et son œil est humide, sa respiration haute, son teint animé. Je le baise au front.

« Qu'ordonnez-vous? me dit-il » en se relevant; faut-il m'éloigner » de vous, voler à de nouveaux dan- » gers? Je pars pour Toulon; je me » présente aux examinateurs, et j'ai » la certitude de me tirer avantageu- » sement de cette épreuve. »

Que pouvais-je répondre? Sans doute un jeune homme sans fortune ne peut mieux faire que suivre une carrière dans laquelle il a débuté avec éclat. Mais quand je réfléchis que ses premiers succès sont le prix de son sang; quand je me représente cet être si jeune, si dévoué, si intéressant, se précipiter au-devant des coups; quand je crois voir la mort tantôt planant sur sa tête, tantôt frappant ceux qui l'environnent, et arri-

vant enfin jusqu'à lui, ma langue se glace; je ne trouve pas un mot.

S'il reste cependant, il me verra sans cesse, son amour fera le charme et le désespoir de sa vie. Tout entier à ce sentiment, il perdra ses plus belles années dans une oisiveté nuisible, et lorsque le temps aura calmé la chaleur de son sang, il sentira l'étendue des sacrifices qu'il m'aura faits. Il m'accusera de faiblesse, d'une folle condescendance. Il croira peut-être que j'ai partagé... il me mésestimera, il me haïra... ne haïr! Je veux qu'il serve.

« Allez, lui dis-je, et justifiez les » espérances que tous vos amis ont » conçues de vous.

» — Ma chère amie, tu ne réfléchis » pas à ce que tu conseilles à » Sainte-Luce. Tu lui as ordonné de » combattre, dit-il, et il a combattu. » Il te demande de nouveaux ordres,

» et il est prêt à les exécuter. N'est-
» ce pas dire clairement qu'il n'a au-
» cun goût pour le service, mais qu'il
» est disposé à tout faire pour toi!
» il est flatteur sans doute pour une
» femme d'avoir cet ascendant sur
» un jeune homme plein de qualités.
» Mais doit-elle en abuser jusqu'à le
» contraindre dans ses goûts? M. de
» Sainte-Luce, je travaille à vous
» faire nommer conseiller de pré-
» fecture. Cet emploi honorable ne
» vous enlèvera pas à vos amis, et
» vous conduira à une place plus dis-
» tinguée. Répondez-moi franche-
» ment : que préférez-vous de la
» gloire militaire, ou de celle moins
» brillante, mais aussi solide qu'ac-
» quiert un utile et sage administra-
» teur? — Je ne balance pas, mon-
» sieur. Je resterai près de vous.....
» si madame ne s'y oppose pas. »
J'attendais cette réponse.

« Rose, voulez-vous prendre l'air » un instant? — Oui, madame. Al» lons dans le bosquet reprendre » notre lecture d'hier. — Et que lisez» vous ensemble, ma bonne amie? » — Les Liaisons dangereuses. — Cet » ouvrage est-il bien celui qui con» vient le mieux à une jeune per» sonne? — Sous un certain rapport, » non, mon ami; sous un autre, il » peut lui être très-utile. On y trouve » un monsieur de Valmont, qui » prend tous les masques pour sé» duire et désespérer la femme la » plus intéressante, la plus sage, et » qui réussit enfin dans son odieux » projet. »

Francheville fronce le sourcil. Pourquoi trouve-t-il mauvais que je fasse connaître à Rose le piége qu'on peut lui tendre? Pourquoi, sous le prétexte d'espérances frivoles, condamne-t-il Sainte-Luce à végéter

dans la poussière des bureaux ? Un conseiller de préfecture de dix-neuf ans ! Cela s'est-il vu, cela peut-il être ? Pourquoi précédemment a-t-il nommé *tracasseries* ma sollicitude en faveur de la petite Montbrun ? Pourquoi cet attendrissement, ces larmes ont-ils succédé à l'air le plus froid, au ton le plus sec, lorsque je n'ai rien fait qui provoquât les uns, ni les autres ? Pourquoi engage-t-il à rester ici l'homme dont je lui ai dévoilé la conduite ? Pourquoi madame de Soulanges s'est-elle rendue aussi facilement à ses instances ? Pourquoi Justine... C'est pour méditer sur tout cela que je cherche la solitude, et non pour faire en commun une lecture, qui ne m'est d'aucune utilité, et que Rose peut continuer seule.

Je rêve en vain. Je ne trouve la solution d'aucune de ces difficultés.

Tout

Tout ce que je crois entrevoir, c'est que ces disparates, ces inconséquences, ces contradictions apparentes peuvent tenir à une même cause, et qu'un mot suffirait pour tout expliquer. Mais ce mot, qui me le dira? Il faut l'attendre et le saisir.

Si j'essayais de faire parler Justine? Elle est légère, inconsidérée; mais elle est fine, très-fine. Il faudrait d'ailleurs que je descendisse avec elle jusqu'à la familiarité, peut-être jusqu'aux confidences, et je veux la tenir à un éloignement tel, que je m'aperçoive à peine de son existence.

Mais Sainte-Luce? Quel parti prendre à son égard? L'éclairer sur ses vrais intérêts, user de l'empire que j'ai sur lui, c'est me mettre en opposition avec mon mari. Je ne le dois pas; je ne le veux pas. Me taire, c'est favoriser des vues que je ne pénètre point, et qui sont évidemment

désavantageuse pour ce jeune homme. N'est-il pas un terme moyen? Ne puis-je me faire entendre, sans traiter directement la question? Tout ce qui émane de moi, est saisi avec avidité, avec discernement; il interprète jusqu'à mon silence. Je n'aurais même pas besoin d'en venir aux insinuations.

Sans doute il n'est pas loin.... Le voilà. Il est assis à quinze pas de moi. Sa tête est appuyée sur ses deux mains. Il la relève par intervalles; il cherche mes yeux! Que doivent-ils exprimer? du mécontentement. Si le pauvre enfant savait combien il m'en coûte pour l'affliger.

Il ne résiste pas à ce qu'il éprouve. Il se lève, il vient à moi. Je n'ai rien à redouter de cette conversation; Rose est auprès de moi. Elle sera ma sauve-garde, comme je suis la sienne. Sainte-Luce n'osera hasar-

der en sa présence aucun terme qui ait rapport à l'amour.

Ma sauve-garde ? Pouvais-je croire que j'en aurais besoin, que Rose s'acquitterait jamais envers moi ? Du puissant au faible, de l'homme de génie à l'ignorant, tout est une suite de rapports et de services mutuels. De leur nécessité est né l'ordre social.

Ce n'est pas, je le répète, que l'amour de Sainte-Luce me cause d'autre émotion que celle qui naît d'un embarras continuel, et comment m'en défendre, lorsque j'entends sans cesse les choses les plus touchantes, exprimées avec tant de charme, prononcées par une si belle bouche ? Rire de ce transport, de ce délire ? Je l'ai essayé. M'en fâcher sérieusement ? Je ne le peux pas. En vérité, Francheville est un homme bien extraordinaire.

Je n'ai pas l'air de voir Sainte-

Luce, mais il est près de moi; il s'assied; il s'approche toujours davantage; il touche mes vêtemens; un doux frémissement agite tout son corps. « Madame paraît plongée » dans une profonde méditation? » — Oui, monsieur. — Serais-je » assez heureux pour que madame » daignât s'occuper de moi? — De » vous, monsieur! — J'entends, ma» dame, des projets du préfet mari» time, de la révocation de l'assen» timent que vous leur aviez donné. » — Je vous ai dit ma façon de pen» ser à cet égard. — Monsieur de » Francheville a fait aussi connaître » la sienne. — Et je ne me suis pas » permis d'insister. — Cependant, » madame, votre mécontentement » est sensible. — Je suis toujours » bien aise, monsieur, qu'on suive » les vues de mon époux. — Pour» quoi feindre, madame? Je n'ai

» que dix-neuf ans; mais je suis in-
» capable d'une imprudence; je le
» suis surtout de compromettre celle
» qui... que... — Point d'épithètes,
» ni de définitions. Au fait, je vous
» en prie. — Hé bien! madame,
» je finis. Monsieur de Francheville
» n'aura plus un mot à dire à vous,
» ni à moi sur ce sujet. J'ai dû pré-
» férer sa manière de voir à la vôtre,
» et vous n'avez pas cru que je
» m'éloignerais d'ici volontairement.
» Votre conduite avec moi est in-
» telligible, claire; elle me prescrit
» le parti que je dois prendre, et je
» n'ai plus qu'une volonté, celle de
» vous complaire. Vous serez obéie,
» madame; vous le serez cette nuit
» même.—Cette nuit, Sainte-Luce!»

Je ne peux soutenir plus long-temps cette conversation. Son air, son ton, sa docilité, son dévouement, tout cela est d'un effet.... « Rose, la

» nuit approche, le serein commence
» à tomber. Rentrons. »

Je traverse le salon, sans m'y arrêter. Je monte chez moi. J'ai besoin d'être seule. Pourquoi seule, toujours seule? Qu'ai-je donc à me dire? Pourquoi cette continuelle et pénible préoccupation?

On ouvre doucement la porte de mon antichambre. Qui s'avance?... C'est lui, pâle, défait, respirant à peine. « Sainte-Luce, vous m'ef-
» frayez. Asseyez-vous, remettez-
» vous... à mes pieds! y pensez-vous,
» cruel enfant que vous êtes? igno-
» rez-vous que tout le monde peut
» entrer ici? oubliez-vous à quoi vous
» m'exposez? — Ah, madame! cette
» position convient à un infortuné
» que vous éloignez et que votre froi-
» deur accable. Je ne vous presse pas
» de répondre à mes sentimens; je
» vous respecte autant que je vous

» aime. Mais rendez-moi cette ami-
» tié consolatrice qui m'a soutenu
» jusqu'ici. — Hé ! vous l'avez toute
» entière. — Recevez mes derniers
» adieux. — Je les reçois. — Et ac-
» cordez-moi une grâce, une faveur,
» bien précieuse pour moi, et sans
» inconvéniens pour vous. — Quelle
» est-elle ? — Une boucle de vos che-
» veux. Elle sera mon bien suprême ;
» je la porterai sur mon cœur ; elle
» m'aidera à supporter votre absence ;
» elle animera mon courage ; elle me
» rendra capable des plus grandes en-
» treprises, et si un jour la renom-
» mée porte mon nom jusqu'à vous,
» vous direz : les souverains font des
» soldats ; l'amour seul fait des héros.
» Je vous en supplie, madame, ne
» me refusez pas. Pensez que je vous
» parle peut-être pour la dernière
» fois. — Pour la dernière fois !.....
» Levez-vous, levez-vous donc. Sou-

» venez-vous combien il s'en est peu
» fallu qu'on vous ait surpris à mes
» genoux dans ce bosquet... Levez-
» vous, Sainte-Luce, je vous en
» prie, je vous l'ordonne. — Vous
» me l'accordez donc cette boucle si
» ardemment désirée ! — Ai-je dit
» un mot de cela ? »

Il est debout ; il court à mon ouvrage ; il s'est saisi de l'instrument... « Qu'allez-vous faire ? Je n'y peux » consentir. » J'arrête sa main ; il retient la mienne ; il la couvre de baisers. Je veux le désarmer ; je ne vois plus le ciseau ; je ne sens que ses baisers, qui se succèdent sans interruption, qui brûlent mes mains, mes bras. Je retombe sur mon ottomane ; sa bouche s'approche de la mienne ; il va s'égarer..... Je fais un dernier effort ; je me lève, je le pousse de toutes mes forces ; je fuis ; je vais me réfugier chez madame Montbrun.

« Hé ! ma bonne amie, qu'avez-» vous? » Je m'approche d'une glace; je suis rouge comme l'écarlate. Je me hâte de réparer le désordre de mes cheveux..... la boucle est enlevée.

Madame Montbrun me presse de questions. Ne voit-elle pas que je ne peux, que je ne veux pas lui répondre. Je sors, d'une manière assez impolie peut-être ; mais ma tête n'est pas à moi. Je rentre dans mon appartement; je n'en sortirai plus de la soirée.

Honorine dort. Elle dort d'un sommeil paisible. Heureux âge, où l'on ignore les passions tumultueuses, les devoirs sociaux qui devraient leur imposer silence, les longs chagrins qu'on se prépare en les violant... En les observant, cher enfant, puisse ton cœur goûter long-temps ce calme précieux, qui n'est pas la vie peut-

être, mais qui détourne les orages !... Pauvre Rose ! pauvre Sainte-Luce !... Ah ! pauvre !...

Il va partir cette nuit, cette nuit même, clandestinement. Il n'emportera pas ses effets, et il doit avoir très-peu d'argent. En recevra-t-il de moi ?... Oh ! oui, il en recevra, sans répugnance. Il connaît mon amitié pour lui, et les dons de l'amitié n'humilient pas.

J'ouvre mon secrétaire ; j'en tire un rouleau de cinquante doubles louis ; j'écris sur l'enveloppe : *Ne les refusez pas ! j'ai tant de plaisir à vous les offrir !* Il connaît mon écriture.

Mais je sais qu'il va partir ; je l'y ai indirectement porté ; je lui donne les moyens de voyager. Tout ceci ne ressemble-t-il pas à de l'intrigue, et ne dois-je pas craindre que ce brusque départ indispose mon mari ? Hé !

mes motifs ne sont-ils pas purs ? M'occupai-je d'autre chose que de l'avancement de ce jeune homme, de la guérison d'un cœur malade? Et puis son amour... son amour m'inspire-t-il cet éloignement, cette noble fermeté qui tient à la sagesse, qui en sont la garantie... Il partira.

« Madame ne veut rien prendre ce » soir? — Rien. — Le laitage, les » fruits sont servis; tout le monde » est à la salle à manger. — Il suffit. » Laissez-moi. »

Ils sont tous rassemblés. Je peux entrer chez lui, sans avoir rien à redouter. Je m'avance sur la pointe du pied, comme si j'avais médité, si j'allais commettre une faute grave. Que se passe-t-il donc dans mon cœur?... Je l'examinerai demain.

Son secrétaire est ouvert. Ce gant, ce gant qu'il m'a dérobé, et qui ne l'a point garanti des coups.... il est

là, il couvre une lettre commencée... c'est à moi qu'elle s'adresse : les premiers mots sont positifs. La lirai-je? Non... Hé! qui le saura?... Non, non, je ne la lirai pas. Ai-je besoin de la lire? Ne sais-je pas combien il m'aime?

Je dépose mon rouleau; je m'enfuis.

Je m'enferme chez moi. Je ne fais rien et cependant le temps passe avec une extrême rapidité. Pourquoi cette soirée est-elle plus courte que tant d'autres?

Mon oreille attentive n'a rien perdu de ce qui s'est passé dans la maison. J'ai entendu ouvrir et fermer dix fois la salle à manger; j'ai entendu Francheville et nos amis monter les degrés; j'ai entendu les *bons soirs*, j'ai reconnu toutes les voix.

Les portes se ferment. Sainte-Luce,

Sainte-Luce !... Il va faire ses dispositions. Malgré moi, je suivrai tous ses mouvemens : vous vous rappelez que sa chambre tient à mon appartement. Il y a quelques semaines, je lui ai rendu la clef de cet arrière cabinet, dont je ne voulais pas permettre l'entrée à Justine. Depuis son entier rétablissement, il ne convenait plus qu'il passât chez moi..... J'aurais dû le loger ailleurs.

Oui ! je l'aurais dû. J'entends, j'entends tout. Le cœur me bat avec une extrême violence. Hé ! pourquoi m'approcher de cette porte, y coller ma joue ? Cette curiosité n'est-elle pas déplacée ? De la curiosité !

Je m'éloigne de la porte ; j'y reviens pour m'en éloigner, pour y revenir encore. Il n'y a plus de mouvement chez lui. Est il parti ? par où ?

Mon œil se fixe à la serrure.... Il

est à genoux, fondant en larmes. Il tient ce gant, cette boucle de cheveux; ils sont les objets de son culte. Il les porte à sa bouche, sur son cœur. Il relève sa tête.... Il parle.... C'est à moi qu'il adresse les adieux les plus tendres, les plus touchans. Ah! pourquoi suis-je allée là?.... Il faut m'éloigner de ce lieu....

Il passe un papier sous la porte. Sans doute, c'est cette lettre, qu'il n'avait pas terminée quand je suis entrée chez lui Imprudent, si quelqu'autre que moi la trouvait?... Hé! Francheville n'est-il pas instruit? Cependant je ne peux laisser là ce papier, sans m'exposer aux réflexions, aux interprétations de mes gens..... Le prendrai-je? Il le faut bien.

Oh! quelle lettre! quelle lettre! elle est brûlante..... Il accepte mon cadeau; c'est là ce que je voulais sa-

voir ; c'est le seul motif qui m'a déterminée à lire sa lettre.

Et je la relis, sans réfléchir, sans penser à ce que je fais... Je la déchire en mille morceaux ; je me cache au fond de ma chambre à coucher, éperdue, hors de moi..... Ah ! si Francheville entrait, que lui dirais-je ? Il a la singularité de ne pas trouver mauvais qu'on m'aime ; mais il s'offenserait sans doute..... Depuis quelque temps il paraît rarement le soir dans mon appartement. Livré le jour à toutes les occupations, il est obligé, dit-il, de donner une partie des nuits au travail. Oh ! qu'il travaille celle-ci, qu'il ne me voye point.

Que dis-je ? C'est près de lui que je dois me retirer ; c'est dans ses bras que je calmerai le trouble qui m'agite. Ah ! je le sens, j'ai besoin d'un appui.

La porte de communication des deux appartemens est fermée. Pourquoi cela? Je frappe doucement..... personne ne répond. Je vais faire le tour.

Qui est là, debout dans cette galerie?... C'est Justine. Quelle raison la retient ici, à cette heure?..... Ce n'est pas le moment de rien approfondir. Il est urgent qu'elle s'éloigne. Sainte-Luce doit passer où elle est. Je vais m'emparer d'elle.

« Où étiez-vous donc, mademoi» selle? Je vous ai sonnée trois fois. » — Madame, [illegible]ien que j'ac» cours. » Je l'ai trouvée immobile comme une roche. « Passez chez » moi, faites-moi du thé; je ne me » trouve pas bien. »

Nous entrons et j'affecte de parler très-haut : il est bon que Sainte-Luce sache que je ne suis pas seule.

Et si cette femme entendait quel-

que chose dans la chambre voisine... Donnons-lui de l'occupation. « Videz » cette armoire, et mettez-y ce qui » est dans cette commode. — Ne » pourrait-on pas remettre à de- » main..... — Faites ce que je vous » dis. »

Je vais, je viens par ma chambre; je dérange, je range mes meubles; je ne sais ce que je fais. « Déshabil- » lez-moi... Prenez ce livre, asseyez- » vous près de mon lit. Lisez. Plus » haut, plus haut. » Je ne vois que l'aiguille de ma pendule; je n'entends qu'elle..... Il [illegible]. Il doit être parti.

Parti! Ah! qu'il se distingue, qu'il prospère, qu'il revienne... Non, qu'il ne revienne jamais.

Je cherche le sommeil. Lui seul peut m'arracher à moi-même. Je ne le trouve pas; je ne le trouverai point.

CHAPITRE XI.

Tout s'éclaircit.

Il n'est plus dans cette maison, qu'il embellissait de sa présence; je ne le trouverai plus dans ces bosquets, que ses moindres actions, que sa moindre démarche animaient d'une vie nouvelle. Mes yeux ne rencontreront plus les siens, il est parti... peut-être ne le reverrai-je jamais.

Je le redoutais, et je le regrette; j'ai voulu qu'il s'éloignât, et j'éprouve un vide inconcevable, un accablement profond. Oserai-je être vraie avec moi-même? Oui, je le serai, et il m'en coûtera peu : je me sens forte de son absence.

Et puis qu'ai-je à me reprocher? N'ai-je pas voulu m'en séparer le

jour même où je l'ai vu pour la première fois? Ai-je encouragé son amour par des attentions marquées, par des prévenances, par une caresse, par un mot? N'est-ce pas d'ailleurs pour ma fille que j'écris?

Mon enfant, apprends de moi une vérité de la plus haute importance, et dont malheureusement une femme ne se pénètre que lorsque l'expérience l'a éclairée : l'homme, dont le premier regard nous jette dans une rêverie involontaire et douce, est celui que nous devons fuir sans balancer. Près de lui, cette rêverie devient bientôt une tendre émotion. Cette émotion s'accroît de la force des sens, du charme de la conversation. L'énergie des aveux amène le trouble séducteur, dont on ne pense plus à se défendre, et une femme sage jusqu'alors, pleure une faiblesse, qu'elle eût pu prévenir par la force

de s'éloigner, ou la bonne foi de descendre d'abord dans son cœur, de l'examiner sérieusement, et de combattre lorsqu'il en était temps encore.

Je suis pure, si c'est l'être que n'avoir pas succombé. Mais le cœur n'est-il pas coupable, quand il éprouve un désir que condamne le devoir? Nos affections, me répondras-tu, sont indépendantes de notre volonté. Nos penchans et les institutions sociales sont presque toujours en opposition, et, de ce qu'on a écrit : ceci est bien, ceci est mal, résulte-t-il qu'on puisse religieusement observer des lois qui contrarient la nature?

Ces objections, ma fille, sont celles de ceux qui ne veulent pas admettre de frein. Le besoin a rapproché les hommes. A mesure que la société s'est étendue, il a fallu mul-

tiplier les devoirs réciproques, et les consacrer par des lois. Ce n'est pas sur l'examen passionné de ces lois que repose l'ordre public, c'est sur leur stricte observance; et quel être a le droit de tout méconnaître, de tout renverser, parce que la nature l'y porte? Cette maxime, si quelqu'un la professe, est le premier article du code des brigands.

Une opinion, qui a force de loi, impose la continence aux femmes, une seule circonstance exceptée. Il ne s'agit pas d'aimer, mais d'obéir. Voyons d'ailleurs qu'elles sont les suites d'une infraction connue, et qui peut se flatter qu'une faute restera toujours couverte d'un voile impénétrable.

Je ne te cache pas, ma fille, que les transports d'un amour mutuel sont la plus parfaite des jouissances, la somme du bonheur le plus com-

plet auquel l'humanité puisse atteindre. Mais plus ces transports sont extrêmes, moins ils sont durables ; et quelles sont les ressources d'une femme pour qui son mari n'a plus d'amour ? En a-t-elle d'autres que sa confiance, son estime, son amitié ? A quoi devra-t-elle ces sentimens ? A une conduite irréprochable.

Et cette considération, dont nous ne pouvons nous passer dans un âge avancé, qui nous dédommage, en quelque sorte, de ce que nous avons perdu, qui nous [illegible] du malheur de vieillir, le public l'accorde-t-il à ces femmes qui ont compté les années, les mois, quelquefois les semaines par autant de faiblesses ! Pardonne-t-il sincèrement une seule faute, expiée par de longs regrets ? Il en suppose d'autres, que la précaution, que l'adresse lui ont dérobées, et plus tard, une scrupu-

leuse régularité n'est à ses yeux que l'impuissance de faillir.

Une jeune personne, qui entre dans le monde, est placée entre le plaisir sans honneur, et l'honneur accompagné de privations. Mais la vie est longue et la saison des plaisirs passe rapidement. Quel être raisonnable, et qui entend vraiment ses intérêts, balancera sur le choix?

Il y a vingt-quatre heures, je n'aurais pu faire aucuns de ces raisonnemens, et cependant quelle femme doit être plus loin que moi de faillir? Mon époux est jeune encore, beau, bien fait, aimable, tendre, et il a tout fait pour moi. Hé bien! un enfant m'a fait oublier ses qualités et ses bienfaits. Seule avec cet enfant dans les forêts de l'Amérique, je n'aurais pas balancé un instant. Ici, j'ai pu l'élever au comble du bonheur, être heureuse moi-même

de sa félicité : qui m'a retenue ? Mon attachement pour Francheville ? Ce n'est pas un sentiment si noble qui m'a garantie : c'est à la crainte de la honte que j'ai cédé. J'ai senti que je n'oserais plus envisager mon époux, ni ma fille ; je n'oserais plus, mon Honorine, te tracer ces conseils dont tu auras besoin un jour.

Quels aveux je me fais ! Oh ! je me les répéterai souvent. Ils assureront mon avenir.

Le trouble qui m'agite ne durera pas ; j'en ai la certitude consolante. Il ne pouvait exister de moi à Sainte-Luce d'autre rapport direct que celui des sens ; et si Francheville, qui connaît la vivacité des miens, ne m'eût un peu négligée, peut-être eussent-ils été nuls auprès de ce jeune homme ; peut-être n'eussé-je eu pour lui que les sentimens d'une mère.

Je m'abuse. Ce ne sont pas ces sentimens qu'éprouve une femme pour un homme paré des grâces de la première jeunesse. Je cherche à me tromper moi-même comme si je pouvais y gagner quelque chose.

Ne discutons point, agissons. Il est parti; Francheville me reste, et je me dois toute à lui. Est-il si difficile d'y revenir? Il ne faut que le vouloir.

Voilà son portrait; voilà ses lettres. Le premier fit amour; les secondes le développent d'une manière ravissante. Non, non, Sainte-Luce ne peut écrire ainsi. Ce n'est pas sa lettre qui était brûlante; c'est moi qui brûlais.

Je me plains de la négligence de Francheville! hé! qu'ai-je fait pour l'attirer, pendant que cet enfant était ici? Qui, de ma vanité, ou de mon

cœur, m'a fait remarquer son absence?

Effet terrible des passions! Elles font tout méconnaître, tout oublier; elles colorent, elles justifient les écarts les plus graves; elles assoupissent jusqu'aux remords. Hélas! à quoi tient la dégradation d'une femme? A un mot, à une pulsation plus ou moins forte, à un rien.

Il est parti... Il était temps. Je suis encore moi-même: que Dieu en soit loué.

Relisons ces lettres. C'est là que je trouverai le contre-poison.

Hé! pourquoi ne pas chercher Francheville lui-même? Sa présence ne reprendra-t-elle pas sur moi ce doux empire qui me la faisait désirer sans cesse?

Oui, je veux le chercher, le trouver, tout oublier dans ses bras.

Il n'est pas chez lui; il n'est pas

dans la maison. Je parcours le jardin... Sans doute, je le rencontrerai dans les bosquets.

Avec qui est-il ? Je reconnais sa voix, sans pouvoir encore distinguer les mots. On lui répond presque bas, et cependant la conversation paraît animée. J'approche..... « Maintenant que ce jeune » homme est parti, comment l'oc» cuperons-nous pendant les jour» nées ? — Oh ! ma chère amie, nous » verrons ». Il est avec madame de Soulanges.

Sa chère amie ! jamais il ne lui a donné ce nom devant moi. Il a toujours été affable, mais respectueux avec elle. Pourquoi cette familiarité dans le tête-à-tête ?... *Maintenant que ce jeune homme est parti, comment l'occuperons-nous pendant les journées ? . . . Comment l'occuperons-nous ?* De qui parlent-

ils ?... Ciel ! juste ciel ! Le voilà le mot que j'attendais. Tout est éclairci.

Il aime madame de Soulanges ; il en est aimé.

Sainte-Luce, sans cesse avec moi, ou sur mes traces, m'empêchait de rien voir, et Francheville s'est opposé à son départ. Il a blâmé l'intérêt que je porte à Rose, parce que Soulanges, tout à elle, était plus facile à tromper.

Ne me laissé-je pas abuser par une prévention injuste, par une explication forcée ?... Non, non. La porte de communication de nos appartemens était fermée cette nuit ; il n'a pas répondu lorsque j'ai frappé ; il était avec madame de Soulanges : Justine veillait pour eux.

Et Soulanges, Soulanges, où était-il ? avec Rose ? Quelles perfidies ! quelle profondeur dans la manière d'ourdir une trame ! Ma tête se mon

te... Je vais éclater... Réfléchissons d'abord, consultons la raison. Dans une heure, demain, il sera temps encore de faire valoir mes droits.

Mes droits ! et depuis un an, ai-je pensé aux siens ? N'a-t-il pas dû remarquer en moi cette tiédeur, toujours offensante, quand elle ne brise pas le cœur ? Oh ! si c'était moi qui l'eusse porté à chercher ailleurs le bonheur que je ne lui offrais plus !... Oui, je suis coupable de sa faute, et Francheville vaut mieux que moi : généreux et sensible, même en m'adressant des reproches, ne s'est-il pas encore ému jusqu'aux larmes en écoutant ma justification, que j'interrompais à chaque mot pour lui donner les noms les plus doux, lui prodiguer les plus tendres caresses ? Il était infidèle ; il se repentait : ce moment pouvait être décisif ; quelques caresses en-

core, quelques expressions d'amour le ramenaient à moi. Ne me suis-je pas brusquement éloignée? Ai je eu depuis une pensée qui se rapportât à lui?... Je mérite mon sort... Non, je ne peux me le persuader. Quoi! parce que j'ai eu un sentiment de préférence pour un jeune homme, dont il ne m'a pas été permis de m'éloigner, je perdrais sans retour le cœur de mon mari! il ne verrait plus en moi qu'une étrangère, qu'il oublierait bientôt, si ma présence ne lui rappelait sans cesse l'amour qu'il a eu pour moi et les sacrifices qu'il m'a faits! La punition est-elle proportionnée à la faute? N'est-elle pas trop rigoureuse? Que dis-je? est-ce à l'abandon, à l'oubli que s'arrête un époux qui a cessé d'aimer? Francheville me haïra bientôt dans la proportion de ses sacrifices mêmes; et l'épouse dédaignée se a

abreuvée d'humiliations et d'opprobres. Quel état ! quelle existence ! Je ne la supporterais pas.

Et madame de Soulanges ? quelle sera son excuse, si je lui fais entendre de justes plaintes ? Comment nommera-t-elle l'amitié méconnue ? un ménage désuni ? que répondra-t-elle à une infortunée qu'elle a privée de son époux, au moment même où elle cherchait à lui rendre le sien ? Que sont la probité, l'honneur, la délicatesse, si madame de Soulanges ose y prétendre encore ?

Que dirait Franchevillle, son ami de tous les temps, de toutes les circonstances, à Soulanges, outragé par lui, sinon dans ses affections, au moins dans son honneur ? Quelles suites d'infortunes, si tout cela se découvre !

Je m'éloignais en faisant ces réflexions, et en déplorant mon mal-

heur. Je rentrai chez moi. J'ouvris machinalement le tiroir de mon secrétaire, où j'avais serré la clef du cabinet de Rose. Cette clef n'y était plus. Sans doute Justine n'aura pas eu l'audace d'ouvrir ce meuble sans y être spécialement autorisée, et par qui? Mon mari dégradé au point de ne plus rien ménager, de chercher des complices parmi ses valets!... Cette idée est accablante.

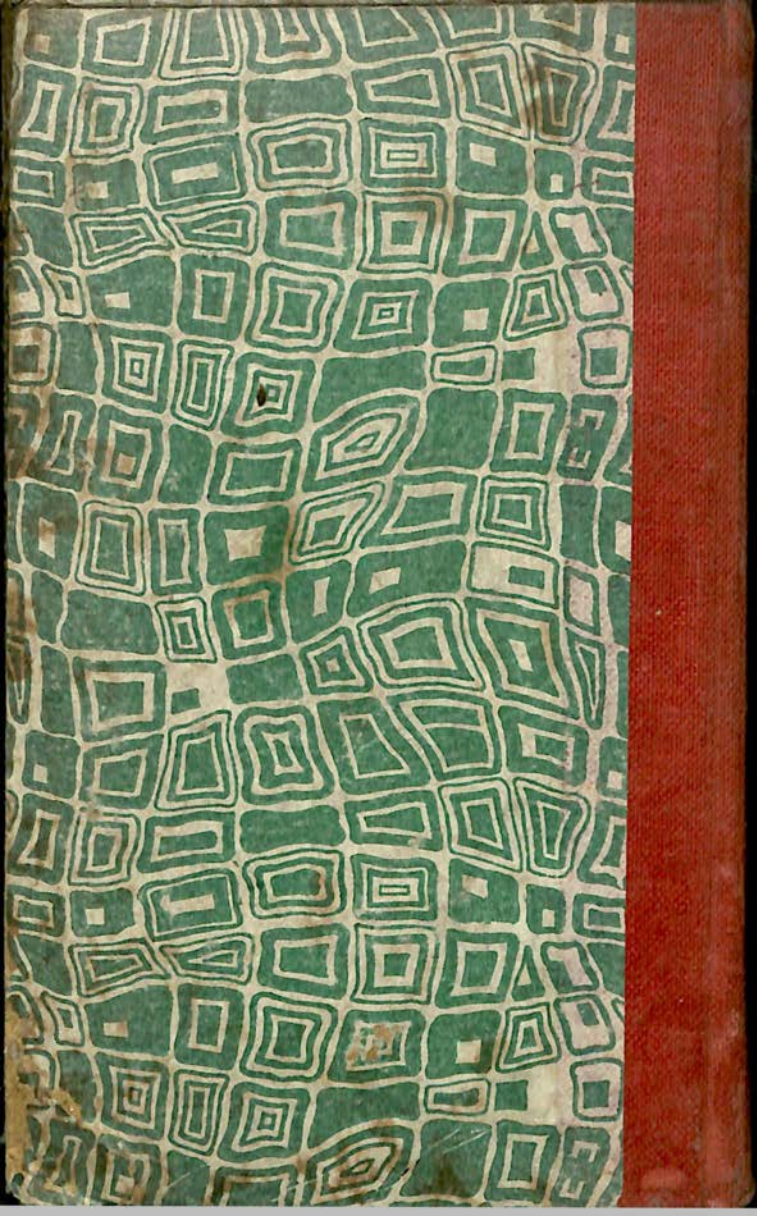
Et Rose, qui me comble des marques de son affection et de sa reconnaissance, et qui est aussi dissimulée, aussi perverse que ceux qu'ont endurcis de longues et profondes habitudes!... N'y a-t-il plus de vertu au monde! Il serait affreux de le penser.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE
DES
CHAPITRES.

CHAPITRE PREMIER. *Introduction.* Page 1
CHAPITRE II. *J'entre en matière.* 6
CHAPITRE III. *D'anciens amis vont reparaître.* 24
CHAPITRE IV. *Départ pour Toulon.* 42
CHAPITRE V. *Une larme au malheur.* 55
CHAPITRE VI. *Nous revenons à Brécour.* 71
CHAPITRE VII. *Le concours.* 89
CHAPITRE VIII. *Tout n'est pas mal.* 123
CHAPITRE IX. *Rose sauvée.* 154
CHAPITRE X. *Gloire, décorations, espérances, chagrins.* 186
CHAPITRE XI. *Tout s'éclaircit.* 210

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

00099924

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015